

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20^e Année. N^o 989 — 25 Mars 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



L'INONDATION DE LA SEINE. — Sauvetage des habitants d'Alfortville par la garnison de Charenton.

(Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Di k.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par J. Noriac. — La Seine débordée. — Le Rhône débordé. — Courrier du palais, par Petit-Jean. — Un Loup de mer appelé en consultation (nouvelle). — Théâtre s. par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lassalle. — Memento. — Solutions d'échecs et de rébus.

GRAVURES : La Seine débordée : Sauvetage des habitants d'Alfortville par la garnison de Charenton; — De Paris à Rouen; — Paris et ses environs; — Les ateliers du Monde illustré et du Moniteur universel envahis par les eaux. — Mars : Les Giboulées. — La Cigale et la Fourmi, tableau de M. Jehan-Georges Vibert. — Le Rhône débordé : Sauvetage des habitants de Saint-Pons par les pontonniers. — Echecs et rébus.

COURRIER DE PARIS

Il paraît que M^{me} Loyson est restée à Genève.

Décidément, la Seine aura beau faire, on ne la prendra jamais au sérieux.

Les Parisiens seraient même désolés si de temps en temps leur bourbeuse rivière ne sortait pas de son lit.

Dimanche dernier, il fallait les voir quittant l'arrière-boutique ou l'atelier pour aller voir les inondations. Ils avaient bien « vu » dans les journaux, mais ce n'est pas la même chose.

Il y a eu dans cette foule immense un assez singulier mouvement. Elle est sortie le front triste pour aller visiter les dégâts, s'attendrir sur le sort des victimes de l'inondation, payer un tribut de larmes à l'infortune et au besoin lui offrir un verre de cassis.

Tout le long du chemin elle se racontait les drames émouvants retracés d'une façon si palpitante dans les feuilles à un sou et tous les yeux se mouillaient de larmes.

On entendait des gens qui élevaient la voix pour apprendre à la foule attendrie qu'ils avaient un oncle à Bercy dans l'eau jusqu'au cou ou une tante submergée à Alfort.

La foule levait la tête et ces parents des victimes acquiesçaient sur-le-champ un grand relief; un jour d'élection on en aurait fait des conseillers municipaux.

Voici le revers :

A mesure que la foule avançait vers les rives couvertes par le fléau, elle voyait une autre foule marcher sur elle. C'était la multitude de la première heure, c'est-à-dire ceux qui ont le légitime orgueil de vouloir voir les premiers, d'avoir vu avant tout le monde.

Ces revenants disaient :

— La Seine s'en va, ce n'est plus rien du tout.

Les arrivants étaient navrés. Pensez donc, ils s'étaient dérangés pour voir des scènes touchantes, des chaumières emportées, des berceaux entraînés, des champs dévastés, des malheureux emportant leur famille sur leur dos, comme dans le tableau de M. Girodet-Trioson; et des mères éplorées courant sur le rivage et des vieillards pensifs, regardant d'un air sombre cet endroit qui naguère abritait leur foyer. Au lieu de cela, rien du tout, la Seine s'en allait; vous avouerez que ce n'est pas avoir de chance. Aussi beaucoup ne se gênaient pas pour se plaindre hautement de la destinée.

— Est-ce assez malheureux! ça n'arrive qu'à nous. — C'est vrai ça, on travaille toute la semaine, et le dimanche on ne peut même pas voir une bonne inondation.

Dans le fond tous ces braves gens ne pensaient pas un mot de ce qu'ils disaient, ou, du moins, ils s'exprimaient fort mal. Ce qu'ils voulaient dire se devine aisément.

Du reste, à mesure qu'ils s'approchaient de la rive, leur visage prenait des airs étonnés et ils poussaient des cris de douleur et de compassion qui prouvaient plus en faveur de l'excellence de leur

cœur qu'on n'aurait pu s'y attendre quelques instants avant.

Leur étonnement, en revanche, prouvait que les petits journaux ne leur avaient donné que des descriptions insuffisantes et que les images laissaient à désirer.

Ces inondations, il faut en convenir, sont arrivées dans un moment bien inopportun, celui où le commerce, après s'être beaucoup fatigué, éprouve le besoin de danser à son tour.

Les bals des métiers de luxe ont lieu à la seconde semaine du carême, alors que les heureux du jour se reposent un peu.

On comprend combien toutes ces petites filles, dont les doigts adroits confectionnent durant toute l'année les fleurs, froncent les rubans, plissent les dentelles destinées à parer les femmes du monde, combien toutes ces jolies abeilles attendent avec impatience l'unique jour où, parées comme leurs pratiques, elles peuvent aussi danser.

Aussi il faut voir comme elles s'en donnent à cœur joie.

Ceux qui n'ont pas vu le bal des fleuristes n'ont rien vu; ils ne savent pas ce que c'est que la joie, le rire et la danse sincères.

Au commencement, on veut se tenir, on est roide et guindé comme dans le monde; mais la jeunesse l'emporte heureusement, et rien n'est plus amusant à voir que cette fougue décente, doux entraînement de la jeunesse honnête et laborieuse.

Le marronnier du 20 mars est en retard; néanmoins, il faut avouer que ses bourgeons sont beaucoup plus avancés que ceux de ses voisins et qu'il est probable que le temps est la seule cause d'un retard qu'on se plaît à attribuer à une bouderie politique de l'arbre césarien.

Qu'est-ce que ça peut lui faire à cet arbre, que la République soit ou ne soit pas? pour peu qu'il y ait encore quelques inondations, il passera beaucoup d'eau sous le pont Royal avant que la République ait des racines comme les siennes.

Et quand la République sera bien enracinée, on n'en marronnera ni plus ni moins.

J'avoue que j'ai une prédilection pour ce vieil arbre, politique à part, je vous prie de le croire. Je l'aime parce qu'il est le premier sourire du printemps.

Il chante le soleil comme le coq chante le jour, sa gloire est assez belle. Aussi comme il est d'usage aujourd'hui d'attaquer toutes les gloires, le pauvre arbre est en butte à toutes les innocentes plaisanteries des plaisantins innocents de la petite presse.

On a même trouvé pour lui une plaisanterie qui prouve à quel point une certaine série de lecteurs est facile à... influencer.

On a prétendu, qui? je l'ignore, que le marronnier dit du 20 mars ne fleurissait pas cette année, par cette bonne raison qu'il n'avait jamais existé, et, que n'ayant jamais existé, il ne pouvait pas fleurir.

Vous pensez bien qu'il y a de la politique sous cette bizarre allégation.

N'admirez-vous pas avec moi cet émerveillement?

Une ville de deux millions d'habitants a couru pendant soixante et un ans pour voir un arbre qui le premier montrait ses feuilles vertes. Elle l'a d'autant plus remarqué que cette floraison coïncidait avec un fait remarquable, et, voilà qu'à la soixante-deuxième année on vient lui dire tranquillement :

— Vous savez bien le marronnier du 20 mars?

— Parfaitement.

— Vous l'avez vu?

— Mille fois.

— Moi aussi.

— Eh bien?

— Eh bien, il n'existe pas.

— Vous plaisantez?

— Pas le moins du monde, lisez les journaux.

Le monsieur lit les journaux et demeure si bien convaincu, qu'à l'heure présente la moitié de Paris jurerait volontiers sur l'autel de la Patrie, que l'arbre précurseur est une facétie inventée à plaisir pour flatter Bonaparte qui, comme on sait, aimait beaucoup que la nature eût l'air de se mêler de ses affaires.

L'autre moitié nous indique l'arbre célèbre; elle croit généralement que c'est le deuxième arbre à droite en entrant dans la grande allée en tournant le dos au palais.

Le spectacle le plus curieux que l'on puisse imaginer à lieu tous les ans, le 20 mars, au palais de l'Industrie.

Cette année, ce spectacle était encore plus plaisant que d'habitude, parce que le nombre des auteurs augmente chaque année. Ce jour, la veille du printemps, est celui que l'administration des Beaux-Arts a fixé comme dernier délai aux exposants, ou du moins à ceux qui veulent exposer, pour envoyer leurs toiles.

Sur six mille *envoyeurs*, deux mille prennent les devants : ce sont les gens d'ordre et de prudence, ceux qui disent : — ce qui est fait n'est plus à faire; — ne remets pas au lendemain ce que tu peux faire la veille. Maximes bonnes à suivre certainement.

Les quatre mille autres attendent au dernier jour. Ce retard étrange n'est pas causé par l'indifférence; il a mille raisons d'être.

D'abord, aujourd'hui, il est d'usage d'aller visiter les tableaux dans les ateliers.

Les artistes se rendent des politesses, les journalistes vont jeter leur coup d'œil, les marchands leur coup de dent, les amateurs leur coup de sac, les amis leur coup d'encensoir; ces visites ne se font qu'à la dernière semaine.

D'un autre côté, il n'est pas rare de voir, au dernier moment, des artistes consciencieux, éclairés ou trompés par des avis officieux, recommencer telle ou telle partie de leur œuvre.

Il y a peut-être encore une raison. On la pourrait trouver dans un sentiment presque paternel qui s'empare du cœur de l'homme qui a créé quelque chose.

Quand l'artiste a confiance en lui-même, il finit par s'éprendre bel et bien des bonhommes qu'il a mis en relief ou des champs qu'il a copiés. Ce n'est pas sans un véritable serrement de cœur qu'ils voient leur œuvre bien-aimée sur le dos d'un Savoyard ou dans le fond d'une tapisserie.

C'est que l'atelier est vraiment bien vide lorsque est partie la toile devant laquelle on s'est assis tant de fois le cœur plein d'espoir ou de découragement.

J'ouvre ici une parenthèse, afin de montrer combien l'atelier est cher aux artistes.

Mérino est mort cette semaine; Mérino était ce grand Péruvien maigre et jaune, à la barbe noire, que tout le monde voyait de cinq heures à six heures se promenant sur le boulevard, depuis l'armurier Devisme jusqu'au passage de l'Opéra. Ses yeux vifs et intelligents se faisaient doux et souriants pour saluer ses nombreux amis; on aimait ce gentilhomme artiste et pour son talent et sa bonne grâce, et une sorte de respect s'attachait à lui. Mérino avait été l'élève de Goya, ce peintre étonnant dont Charles Yriarte a popularisé la gloire en France et ailleurs.

Mérino se sentait mourir et mourait tranquille. Je le rencontrai l'an dernier; il relevait de maladie. Je lui fis compliment d'avoir échappé au mal. Il se tapa la poitrine en souriant tristement.

— Les poumons sont touchés, me dit-il.

C'était vrai. Mérino était à son aise; il avait, je crois, une douzaine de mille francs de rente qu'il laisse à Lima, sa ville natale, le brave artiste, comme si ce n'était pas assez de l'avoir honorée par son talent.

Le Péruvien, comme nous l'appelions, avait pour parente M^{me} D...s, bien connue pour sa beauté et par les millions de son mari, qu'on a surnommé le Domage des Oiseaux, pour le distinguer de ses homonymes fort nombreux en Israël et en Alsace.

M^{me} D..., en parente bonne et empressée, avait fait transporter Mérino chez elle, où tous les soins imaginables lui furent prodigués. Vous pensez bien que rien ne fut ménagé dans ce somptueux palais pour adoucir la situation du malade. Mais celui-ci sentant le dernier jour venir, demanda à partir; il se trouvait bien au milieu de tant de soins, de tant de richesses, mais il préférerait mourir dans son atelier, au milieu de ses études, de ses dessins, de ses ébauches, de ses tableaux, sur chacun desquels il

retrouvait plus qu'un souvenir : un morceau de son âme et de son esprit.

~ Bon gré, mal gré, il faut arriver au terme fatal et envoyer son œuvre. Mais on ne confie pas ainsi trois mois ou un an de travail à un commissionnaire sans l'accompagner. Les rues sont si encombrées et un accident est si vite arrivé. Ce voyage de l'atelier à l'Exposition ne se fait pas aussi facilement que l'on pourrait le croire; le trajet, sauf les incidents de la route, est peu de chose; mais que l'entrée au palais est terrible!

Figurez-vous sept ou huit cents personnes grouillant à grand bruit, riant, hurlant, gesticulant à qui mieux mieux.

Ceux qui ont mis leurs toiles en sûreté se groupent sur le grand escalier pour contempler, et, passez-moi le mot de Proudhon, pour blaguer les arrivants.

Il y a là des peintres de vingt ans et des rapins de soixante, des gentlemen et des bohèmes, des pardessus piqués et des paletots qui, eux aussi, ont brillé, dans le temps, à l'exposition de la Belle-Jardinière, où ils durent obtenir des médailles vers 1863.

Il faut rendre justice aux uns et aux autres : ils sont gais comme des pinsons et méchants comme des singes.

~ Voici quelques échantillons de ces éternelles charges, qui, racontées, n'ont aucun sel, mais qui, jouées, sont vraiment amusantes.

Quatre porteurs posent avec soin une femme nue, je crois que c'est la *Première Étoile*, de Charles Voilemot; il se fait un silence; les uns détournent leurs regards, les autres ferment les yeux, d'autres se voilent la face, et un formidable cri retentit :

— Ah!!!!

C'est de l'horreur, de l'épouvante, plus encore, c'est le cri de la pudeur alarmée.

La rumeur s'apaise et, tout à coup, on entend un formidable ban, une imitation de tambour exécutée par cinq cents virtuoses.

Plan plan plan, ra ta plan plan plan.

C'est le portrait d'un soldat illustre.

La plaisanterie la mieux exécutée de la journée a été celle qui a accueilli le tableau de M. de P... un peintre de chiens que les habitants de la rue Laffitte savent sur le bout du doigt.

Le tableau de M. de P... représente des chiens naturellement. A son apparition, commence une formidable fanfare; jamais on ne poussa plus loin la perfection dans l'art d'imiter le cor de chasse.

A mesure que la toile approche, le son du cor semble se perdre dans le lointain; on croirait que la piste est perdue; mais tout à coup elle reprend avec fureur et n'est pas plutôt achevée que des aboiements terribles lui succèdent.

Ouah! ouah! ouah!

C'est à donner la chair de poule; un cerf s'y tromperait et s'en irait tout d'un trait piquer une tête dans le lac du bois de Boulogne ou dans une des fontaines de la place de la Concorde.

~ Il est absolument inutile de rapporter les plaisanteries particulières qui, pour être spirituelles — de temps en temps — sont plus ou moins communes.

Pourtant, en voici une qui m'a semblé horriblement cruelle.

Une demoiselle d'une trentaine d'années, douée d'un nez qui rappelle par sa forme et par sa couleur le bonnet de la Liberté, se faufile, ou du moins fait les plus grands efforts pour se faufiler, gênée qu'elle est par son tableau qu'elle porte elle-même.

Pendant un temps d'arrêt forcé, son plus proche voisin, un homme fait, qui à l'air fort sérieux et parfaitement convenable, jette les yeux sur la toile de la dame au nez rouge :

— Très-joli, très-fin.

La demoiselle rougit.

— Très-fait, couleur parfaite, tons vifs.

La demoiselle rougit de plus en plus, ses joues et son nez ne font qu'un. Le voisin continue :

— Dessin délicat, valeur parfaite, tache lumineuse, ça vibre admirablement.

La bonne demoiselle n'y tient plus et murmure :

— En vérité, monsieur, vous êtes trop bon.

— Je suis juste, madame.

— Monsieur est artiste.

— J'ai cet honneur.

— Ces éloges me sont d'autant plus précieux.

— Vous avez déjà exposé, madame?

— Hélas! non monsieur, l'an dernier j'ai été refusée.

— Pas possible.

— Hélas! si monsieur.

— Vous m'étonnez beaucoup.

Le monsieur se met à contempler en silence la toile de la demoiselle, qui représente un panier rempli de poires.

— Vous n'êtes pas élève de Cabanel? demande-t-il au bout de cinq minutes pendant lesquelles la pauvre demoiselle a encore rougi.

— Non, monsieur.

— Tout s'explique. Êtes-vous élève de Gérôme?

— Hélas! non.

— De Jalabert?

— Non.

— D'Hébert?

— Non.

— De Boulanger?

— Non, monsieur.

— Alors, ma pauvre enfant, vous serez refusée.

— Vous croyez? demande la pauvre demoiselle devenue livide.

— J'en suis sûr.

— En effet, monsieur, ce que vous me dites là ne m'étonne pas, j'ai entendu dire que ces messieurs du jury ne recevaient que leurs élèves.

— Oh! ce n'est pas, répond le monsieur impassible, mais, je le sais de bonne source, ils ne peuvent pas sentir les... pêches.

~ On prétend que la République est le gouvernement des mécontents. Je n'ai pas à apprécier ce qu'il y a de vrai dans cette assertion, mais il est certain que chaque fois que cette forme de gouvernement se consolide, la question du divorce revient sur le tapis.

Il est vrai qu'elle y reste, mais enfin il faut bien reconnaître que ceux qui se passionnent pour cette question ne doivent pas être des gens absolument contents de leur sort.

Tout a été dit sur ce chapitre; il y a du pour, beaucoup de pour, mais il y a aussi du contre.

Pourtant, jusqu'à ce que la question soit parfaitement élucidée, il n'est pas mauvais de pointer tous les arguments qui peuvent se produire en cette matière.

Voici deux aperçus qui paraissent assez nouveaux.

— Je voterai pour le divorce, disait l'autre jour un vieux député, si la Chambre agite la question.

Je voterai pour, parce que, selon moi, le divorce est le seul remède à employer pour détruire ces mariages artificiels qui sont la plaie de notre époque.

Et comme personne ne paraissait comprendre son argument, il ajouta :

— Eh sans doute! que de braves gens se marieraient, s'ils étaient sûrs de pouvoir divorcer... quel que temps après.

C'est peut-être vrai, mais le remède est bien violent.

~ L'autre argument était fourni par une dame. Une de ses amies lui disait :

— Comment, tu es pour le divorce, toi?

— Absolument.

— Mais, ma chère...

— Quoi?

— Si tu divorçais, ce serait pour te remarier.

— Certainement.

— Et ça ne te ferait pas un drôle d'effet, quand tu rencontrerais, par hasard, *feu* ton premier mari?

— Si; ça m'ennuierait beaucoup.

— Tu vois bien!

— Mais ça ne m'ennuierait jamais autant que de le rencontrer pas par hasard.

~ Un brave et dig...e homme, qui enseignait à

se faire tuer par principe, le professeur Robert, vient de mourir.

La mort lui a porté une de ses bottes secrètes que nul ne peut parer, et comme si elle avait voulu le reconnaître pour un adversaire redoutable qu'il ne faut pas ménager, elle l'a frappé au cœur.

Robert n'avait pas cinquante ans. Il était fort aimé. Le baron Fain, MM. Saucède, Expellet, Féry d'Esclud, tous les grands tireurs de Paris le tenaient en grande estime, et comme homme et comme professeur.

Robert demeurait rue Saint-Marc, et était le locataire de M. Legouvé, de l'Académie française; j'allais dire locataire et professeur, mais je me reprends, parce que l'illustre auteur tirait le matin, sans témoin, avec son loataire, et qu'à dire vrai on n'a jamais su lequel des deux était le maître ou l'élève.

~ M. Legouvé est, sans contredit, l'un des hommes les plus remarquables de notre temps. Succès académiques, succès de théâtres, succès de livres, succès oratoires, il a eu tous les succès, et, ce qui le distingue de ses confrères les plus heureux, c'est que véritablement il mérite tous ces succès qu'il a payés en beaux talents comptants.

Ceux qui ont eu l'honneur d'approcher l'auteur d'*Adrienne Lecouvreur*, et qui savent tout cet homme aimable, se sont souvent demandé par quel enchaînement d'idées, par suite de quel goût particulier M. Legouvé avait pu perdre au noble art de l'escrime un temps dont il *voulait* mieux faire.

Si c'est comme exercice, bon; mais autrement on ne saurait comprendre. Qui pourrait avoir l'idée de chercher noise à l'homme le plus aimable et le plus bienveillant qui soit au monde?

~ Un petit journal ayant demandé à un sénateur quelques notes biographiques pour accompagner son portrait, a reçu le morceau suivant :

« Porté sur les registres de l'état civil après avoir été porté sept mois seulement. Pendant vingt ans, j'ai porté le fardeau de la pauvreté. Porté par mes aptitudes vers la science, je fus porté comme interne dans les hôpitaux. Porté en mars 48 par mes concitoyens, je fus déporté. Transporté par l'empire, je fus porté en 1870 à la Chambre, qui m'a porté pour le Sénat où je ne me suis jamais mieux porté. »

Si les lecteurs de ce journal ne sont pas contents...

~ Il paraît que M^{me} Loyson est restée à Genève.

JULES NORIAC.

AVIS

Depuis 1740, la Seine n'avait pas atteint le niveau que nous lui avons vu ces jours derniers. En présence d'un événement d'une telle importance, et qui, pour certains endroits, a tout le caractère d'un sinistre, nous n'avons pas hésité à lui donner dans le journal un grand développement. Nous n'avions pas, d'ailleurs, d'autres actualités importantes à enregistrer, et les documents sur ce triste sujet nous sont arrivés si précis et si abondants, que nous aurions regretté de ne pouvoir les utiliser au profit de l'histoire.

Nous avons commencé par Paris et ses environs et avons suivi le fléau jusqu'à Rouen, où il a été des plus désastreux et des plus pittoresques. On nous permettra donc de remettre à notre prochain numéro ce qui concerne cette dernière ville qui est, après Paris, un des points de repère les plus saillants et où nous comptons de nombreux souscripteurs.



1. La Seine à Poissy (1. Vilaines. 2. Moulins de Poissy). — 2. Le boulevard de la Seine à Poissy. — 3. Entrée de la villa Saint-Louis. — 4. La voie ferrée à Poissy. — 5. Près d'Épone.
 6. Pont de la Roche-Guyon. — 7. Refuge près Gaillon. — 8. Le vieux pont de Lemay. — 9. Mantes, vue de la côte St-Sauveur (1. Lemay. 2. Pont de Mantes. 3. Cathédrale. 4. Tour St-Maclou.).
L'INONDATION DE LA SEINE. — De Paris à Rouen. — (Dessin de M. A. Deroy, d'après les croquis de M. Scott.)

DE PARIS A ROUEN

Sur tout son parcours, jusqu'à son embouchure, la Seine présentait le même aspect désolé que dans le département de la Seine.

Du grand pont de Poissy on pouvait contempler un imposant spectacle. Sur une largeur de 4,000 à 4,209 mètres, la Seine roulait ses vagues jaunes, l'eau s'étendait depuis le talus de la voie ferrée qui servait de digue à droite, jusqu'au carrefour où bifurquent à gauche, la route de Meulan et celle de Chanteloup. Il était impossible de distinguer les limites du lit du fleuve. Des toitures apparaissaient au centre d'entourages en pierres dont on n'apercevait que la crête.

Le boulevard de la Seine, Poissy, était totalement inondé. Au restaurant de l'Esturgeon, à l'angle de la rue de Paris, le premier étage commençait à être envahi.

La villa Saint-Louis, située à l'extrémité du boulevard, était littéralement entourée d'eau. On avait établi pour y pénétrer une passerelle de soixante mètres de long, sur des tréteaux. Partout, même désastre et même désolation; à Epone, de nombreux travailleurs travaillaient à consolider la voie ferrée qui formait un puissant remblai contre la fureur de l'inondation. Les eaux baignaient le talus à quelques centimètres seulement de distance de la hauteur des rails; à la Roche-Guyon, le pont s'écroulait; près de Gaillon, les habitants de la plaine chassés par les eaux, se réfugiaient sur les points élevés à l'abri de l'inondation; à Limay, la Seine touchait presque la clef des arches du vieux pont qu'on s'attendait à chaque instant à voir s'écrouler. Mais le spectacle le plus terrifiant était celui que présentait la plaine de Mantes. Des milliers de maisons étaient dans l'eau; les toits des plus petites émergeaient à peine; on n'apercevait plus ni chemins, ni routes, ni murs de jardins. Les principales voies n'étaient indiquées que par les lignes des peupliers. Le clocher de Limay, le pont de Mantes, la cathédrale et la tour Saint-Maclou s'élevaient comme autant de points de repère sur ce paysage désolé.

L'INONDATION DU RHONE

Lyon, 17 mars 1876.

Monsieur le directeur,

J'ai l'honneur de vous adresser un épisode de l'inondation de Saint-Fons, près de Lyon.

Le Rhône, ayant débordé pendant la nuit, la crue fut tellement subite, que les habitants, ne pouvant se sauver, furent obligés de se réfugier dans les étages supérieurs. Une maison s'écroula. Les pontonniers, arrivés en toute hâte de Lyon, organisèrent le sauvetage, entassant pêle-mêle, dans leurs bacs, habitants, bestiaux, meubles, et ramenèrent sur la terre ferme une centaine de personnes qui couraient les plus grands dangers.

Dans cette circonstance, les pontonniers ont, comme toujours, rivalisé d'ardeur et de zèle.

Veillez agréer, etc. A. SAINTE-MARIE.

COURRIER DU PALAIS

Le condamné innocent. — Un témoin qui persiste. — Le coupable qui se dénonce. — Arrêts contradictoires. — Un secrétaire de théâtre. — Les critiques ne viennent pas. — Une première représentation en famille. — Le garçon de théâtre généreux. — Le démon de perversité. — C'est moi! c'est moi! — Grosse vengeance pour petite injure. — Est-ce un monomane? — Les fraudeurs aux Etats-Unis. — Un scandale. — Témoin franc et naïf.

Il me paraît impossible de ne pas commencer mon courrier, cette semaine, par une affaire très-étrange qui vient de se présenter devant la cour d'assises de la Loire-Inférieure. Cependant, il faut être juste, et les mots « erreur judiciaire » me paraissent, quant à présent du moins, beaucoup trop sérieux pour qualifier ce procès criminel; tout ce que l'on peut dire jusqu'ici, c'est que deux arrêts, inconciliables évidemment, ont été rendus et qu'ils seront nécessairement soumis à la cour de cassation.

Voici les faits : Le 12 décembre 1871, un tisserand nommé Charpentier, comparait devant le jury de la Loire-Inférieure pour répondre à une accusation de tentative d'assassinat. Un cultivateur nommé Barbin, au milieu de la nuit, avait vu passer Charpentier, l'avait appelé et n'avait pas reçu de réponse. Des vols, des déprédations de toute nature avaient fréquemment affligé et effrayé ce pays depuis quelque temps, et Barbin, concevant aussitôt des soupçons contre ce passant, qui paraissait vouloir fuir les regards, se mit à sa poursuite avec une persévérante énergie. Il était sur le point d'atteindre Charpentier, qu'il avait parfaitement reconnu, quand celui-ci s'était retourné et avait fait feu sur lui avec un pistolet. Barbin avait entendu les plombs siffler à son oreille, cela ralentit son ardeur; il rentra dans la maison d'un fermier à qui il raconta ce qui venait de se passer, toujours en désignant Charpentier comme l'individu qui avait tiré sur lui. Charpentier avait nié avec non moins de persistance être l'auteur de cette tentative, et une circonstance toute particulière, révélée par la première enquête, venait à sa décharge : on avait retrouvé la bourre de l'arme dont s'était servi le meurtrier; c'était le fragment d'une lettre adressée par un homme d'affaires à un cultivateur nommé Bazile.

Mais Bazile affirmait n'avoir pas quitté sa maison cette nuit-là; il reconnaissait bien la lettre, mais il déclarait en même temps ne pas savoir comment elle était disparue de chez lui. D'ailleurs, Barbin reconnaissait formellement Charpentier; et puis perquisition avait été faite chez Bazile; on y avait trouvé un fusil, mais pas un pistolet.

Charpentier fut donc condamné à deux années d'emprisonnement, les circonstances aggravantes ayant été écartées, et des circonstances atténuantes ayant été admises.

Tout à coup, quand déjà Charpentier a subi, depuis longtemps, sa peine et est revenu dans le village, Bazile, pris de boisson, reproche à Barbin, le 3 novembre 1875, d'avoir fait condamner un innocent : « Ce n'est pas Charpentier, lui dit-il, c'est moi, moi seul qui ai fait feu sur toi, non pas avec un pistolet, mais avec un fusil; je braconnais, tu t'es mis à ma poursuite; je sais que tu m'en veux pour des procès que nous avons eus ensemble, et j'ai eu peur que tu ne me fisses un mauvais parti. J'ai donc tiré sur toi, seulement pour t'effrayer et t'arrêter, car j'ai visé à gauche! »

Dans son exaltation, quelque peu alcoolique, Bazile renouvelle cette confession à tous ceux qu'il rencontre, à Charpentier lui-même, qui s'empresse d'avertir la justice.

Le 13 de ce mois, Bazile a comparu à son tour devant la cour d'assises où il a renouvelé cet aveu, toujours dans les mêmes termes, et Barbin seul a persisté à soutenir que c'était bien Charpentier qui avait tiré sur lui et qu'il l'avait bien reconnu. Le jury a déclaré Bazile non coupable sur l'accusation de faux témoignage, coupable d'avoir tiré un coup de fusil sur Barbin, mais sans intention de donner la mort.

Ce verdict réduit le fait à un simple délit qui se prescrit par trois ans, de sorte que Bazile a été, non pas acquitté, mais *absous*. La distinction ici est très-sérieuse en ce que, s'il y avait eu acquittement, l'arrêt de 1871 et celui de 1876 n'auraient pas été contradictoires, et Charpentier ne pourrait pas poursuivre sa réhabilitation.

Il nous faut bien vite revenir à Paris, si nous voulons profiter du seul incident judiciaire qui n'ait été, cette semaine, ni lugubre ni ennuyeux. M. Hippolyte Nazet est un journaliste bien connu, qui a eu, comme plusieurs de nos confrères, l'idée de se retirer du monde dans le cabinet d'une direction théâtrale. Il a pris le sceptre du Théâtre-Taitbout. Noblesse oblige, et, quand on a fait de la critique, on se trouve presque dans l'obligation de réussir. Mon confrère Albert de Lasalle vous dira ce que vaut *la Petite Comtesse*, la pièce sur laquelle Nazet, impresario, avait compté pour son coup d'essai; moi je ne suis pas compétent. Ce ne sont pas des opérettes que je vois-tous les jours devant les cours d'assises, les tribunaux correctionnels, ni même devant les tribunaux civils.

Pas n'est besoin de demander s'il avait été fait un service splendide à la presse. Le garçon de théâtre était parti avec des coupons plein ses poches; il devait les distribuer à tous les hommes d'esprit qui forment a phalange de la critique théâtrale. Mais, le soir, M. Nazet, qui s'attendait à voir entrer des visages bien connus,

constatait l'arrivée à toutes places de personnages qui n'étaient pas même des doublures de critiques. C'était un oncle du garçon de théâtre, puis un cousin du garçon de théâtre, puis un beau-frère, puis un neveu, puis des oncles et des neveux à la mode de Bretagne, et des cousins au sixième degré; ne parlons pas des amis... ils étaient innombrables! C'était peut-être un excellent public dont l'enthousiasme pouvait se traduire en bravos, mais ne devait jamais se traduire en feuilletons.

Le malheureux Manneville est venu expliquer, ces jours derniers, aux juges de la dixième chambre correctionnelle, comment il s'était arrêté dans un cabaret, comment il y avait rencontré des camarades et des parents, comment il s'était grisé, au point de distribuer sans vergogne les stalles à qui en voulait. Personne ne s'était fait prier.

Manneville a été condamné à deux mois de prison pour abus de confiance; mais cette petite débauche du garçon de théâtre a causé peut-être à M. Nazet un préjudice de 20,000 francs.

Vous avez lu les nouvelles d'Edgard Poë, et vous connaissez certainement un conte qui a pour titre : *le Démon de perversité*? Ce démon est celui qui vous hante pour vous empêcher de faire ce que vous devriez faire, pour vous pousser à faire ce qu'il ne faudrait pas faire, qui vous rend muet sur les choses utiles à divulguer, et qui vous arrache malgré vous le secret qui est la sauvegarde de l'honneur, de la sécurité des autres, et même de votre propre honneur, de votre propre sécurité. Un homme a commis un horrible crime avec tout l'art, toute la prudence d'un scélérat consommé; il se sent en sûreté : aucun soupçon ne peut l'atteindre; il se le dit avec une joie triomphante : « Oui, je suis en sûreté... pourvu que je n'aie pas me dénoncer moi-même. » A peine cette parole lui est-elle mentalement échappée qu'il éprouve à la fois la crainte, la terreur de se trahir et un désir irrésistible de parler; il fuit, il veut se fuir lui-même, il court; la foule le suit sans savoir pourquoi, il court plus vite, plus vite encore, toujours plus vite, jusqu'au moment où il tombe épuisé. Vingt bras le saisissent, et, malgré lui, il s'écrie : « Je suis coupable; voici les preuves de mon crime! »

Je cite de mémoire, et par conséquent je rends bien mal ce tableau saisissant... Est-ce là une théorie imaginaire, une *perversité* qui n'existe pas?

Eh bien! voici ce qui s'est passé à Boulogne-sur-Mer : Un pauvre jeune homme a été assassiné à coups de couteau dans son lit; on cherche le coupable. Un gendarme voit passer un homme qui marche vite en répétant ces mots : « C'est moi! c'est moi! » En effet, c'était bien lui, c'était Ficheux, l'assassin d'Alfred Sagnier!

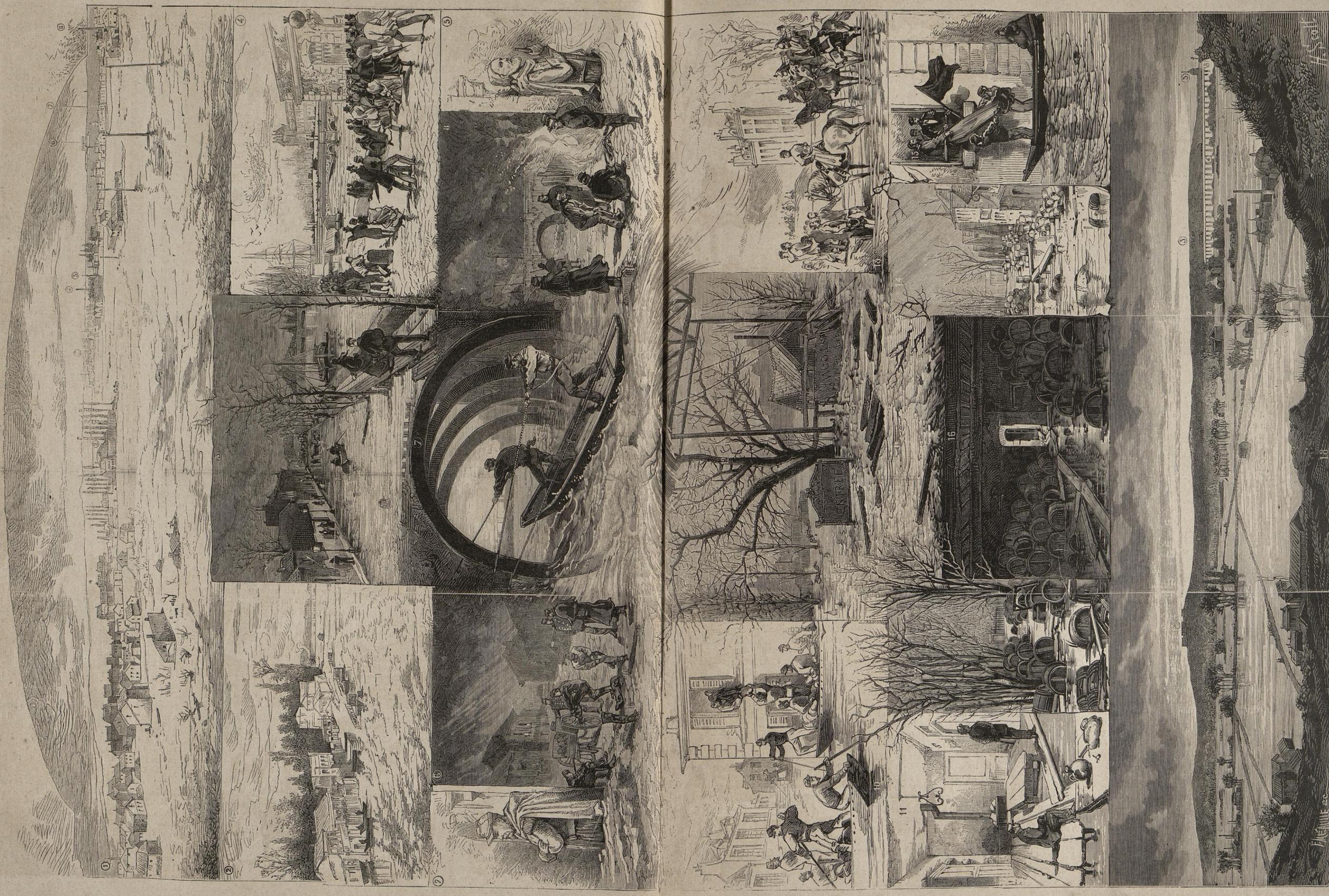
Ficheux était militaire en 1870, il a été fait prisonnier à Metz et envoyé en Allemagne. Sa mère, alors malade et voyant bien qu'elle ne vivrait pas longtemps, pria son amie, la femme Sagnier, d'accueillir son fils quand il reviendrait. La femme Sagnier fit cette promesse à la mourante et elle ne l'accomplit que trop religieusement; elle fit de Ficheux le camarade de son fils; les deux amis couchaient ensemble dans un grenier. Bientôt Ficheux fit entendre de singulières plaintes; il prétendait qu'on lui abimait ses effets, qu'on lui avait même arraché un bouton. Les habits qu'il pliait avec soin le soir, il prétendait qu'on les lui chiffonnait pendant la nuit. Voilà son seul grief; il a déclaré positivement devant ses juges qu'il n'avait pas d'autre motif de vengeance. C'est pour cela qu'il a acheté un long couteau de cuisine qu'il a aiguisé, qu'il a menacé Sagnier de le percer, et qu'enfin il l'a frappé un beau matin de sept coups terribles.

Il y a une réponse qui m'a frappé. M. le président rappelait à Ficheux que pendant un certain temps le pauvre Sagnier lui avait dit d'emporter la clef de leur grenier commun.

— C'est vrai, répond Ficheux, mais ça ne faisait rien; mes habits étaient dérangés tout de même.

Mais deux médecins aliénistes ont déclaré que Ficheux jouit de toute sa raison. C'est un homme de haute taille, au regard sombre et inquiet, à l'expression farouche. Il est très-irritable, il en convient : « Chaque fois que l'on m'irrite, a-t-il dit encore, répondant à une question de M. le président, la pensée me vient de donner la mort. » On le représente aussi comme très-méchant, comme ayant toujours aimé à voir souffrir les hommes et les animaux.

La peine de mort a été prononcée; mais la science n'a pas dit son dernier mot, et il est probable que l'i-



1. La Seine en amont de Paris, vue du pont d'Ivry (1). Alcorville, 2. Usine à gaz, 3. Port à l'Anghlais, 4. Compagnie des eaux, 5. Virry, 6. Fort d'Ivry, 7. Les Incarcables, 8. Ivry, 9. Les cafés du Poinçou Jour, 10. Le quai de Passy, 11. Le bureau télégraphique du quai Malaquais, 12-13. Les statues du pont de l'Alma, 14. Le pont de Suint-Pierre, 15. Le pont de nuit à Alfort, 16. Le pont de Suint-Pierre, 17. Le pont de nuit à Alfort, 18. Le pont de Suint-Pierre.

L'INONDATION DE LA SEINE. — PARIS ET SES ENVIRONS. — (Dessin de M. Scott, d'après ses propres croquis et ceux de MM. Dick et C. Lingrider.)

cheux sera encore soumis dans sa prison à un examen sévère.

Les États-Unis viennent d'avoir un grand et scandaleux procès. La cour fédérale de Saint-Louis avait à juger une bande de fraudeurs qui avaient, par une distillation clandestine de l'alcool, réalisé des bénéfices considérables dans les États de l'Ouest et au grand préjudice du Trésor. Le général Babcock avait été arrêté comme leur complice, et certaines rumeurs tendaient à faire remonter les soupçons jusqu'au président Grant, dont le général Babcock est l'aide de camp et le secrétaire particulier. Ce dernier a fourni caution, et enfin le jury a prononcé en sa faveur un verdict d'acquiescement. Le général a été l'objet d'une chaleureuse ovation.

Un détail : le directeur d'un journal a déclaré que, pour obtenir son silence, on lui glissait de temps en temps, sans qu'il s'en aperçût, cent ou deux cents dollars dans la poche de son paletot !

PETIT-JEAN.

UN LOUP DE MER

APPELÉ EN CONSULTATION

MADAME Bardin, amenez-nous donc maître Rastoul, demain soir.

Cela était dit sur le seuil d'un petit magasin de quincaillerie, à Draguignan, par M. Magnier, le propriétaire de l'établissement.

Il reconduisait M^{me} Bardin, après les nombreuses parties de dominos qu'elle venait faire chaque soir, de huit à dix heures, en compagnie de M. et de M^{me} Magnier.

— Mon père ? fit la dame. Mais vous savez bien, monsieur Magnier, qu'il ne peut plus faire sa partie. La lumière lui fait mal ; il est obligé de se tenir dans l'ombre ou de se coucher.

— Ce n'est pas pour jouer, observa M. Magnier. Nous lui ferons une place à l'abri de la lampe. Amenez-le ; j'ai mes raisons pour cela : vous verrez.

Et pour donner satisfaction au regard interrogateur de M^{me} Bardin, — les dames veulent tout savoir, — M. Magnier ajouta quelques mots à voix basse.

— Ah ! c'est ça ! s'écria M^{me} Bardin d'un air d'intelligence. C'est une idée. Je vais lui faire la leçon, et demain je l'amène.

M. Magnier passait à Draguignan pour un commerçant avisé ; son idée et ses raisons devaient être bonnes.

Les voici :

Il avait un fils unique, Michel Magnier. Ce fils, qui achevait sa quinzième année, et qui avait jusqu'alors montré un caractère pacifique, venait de faire à ses parents une déclaration qui les désespérait : il voulait s'engager dans la marine. Et Michel, si docile d'ordinaire, résistait à tout maintenant : aux supplications maternelles, comme aux représentations autoritaires de son père ; il réfutait toutes les objections qu'on lui faisait et restait inébranlable.

— Ce n'est pas ça ! avait dit enfin M. Magnier à sa femme ; nous ne pouvons pas répondre à l'enfant, nous autres. Il parle d'un tas de choses que nous ne connaissons pas et sur lesquelles il a lu toutes sortes de livres, lui. Je ferai venir maître Rastoul. Celui-là est-à même de lui apprendre ce qu'on souffre sur la mer ; et Michel ne pourra pas dire que c'est inventé.

Pour le soir où l'on attendait maître Rastoul, on fit rester Michel, car, depuis quelques jours ; il quittait la maison pour éviter les discussions devant le monde qui venait à la veillée.

Après le dîner, il s'installa à un bout de la table, où il relut, pour la vingtième fois, tout ce qui avait trait à la mer dans un volume de *Paul et Virginie*. C'était la seule œuvre qui eût trompé la vigilance ombrageuse de M. Magnier, et échappé à ses investigations comme à la *razzia* qu'il avait faite de tous les livres maritimes que Michel apportait.

Vers huit heures, on entendit le timbre de la porte donnant sur la rue ; et un « C'est nous ! » fit reconnaître M^{me} Bardin.

Des pas plus nombreux qu'à l'ordinaire traver-

sèrent le magasin pour arriver à l'arrière-boutique, où se faisait la veillée. Et parmi ces bruits de pas, on distinguait les coups réguliers d'une forte canne ou béquille à main.

Ces coups étaient produits par maître Rastoul, qui venait derrière M^{me} Bardin.

Disons tout de suite que c'était un vieux marin ayant, pendant un demi-siècle, parcouru toutes les mers, ce qui ne l'avait pas embelli.

Maître Rastoul n'avait plus d'œil droit ; une bande de taffetas noir en couvrait la place. Sur la joue gauche, un énorme sillon, quelque chose qui devait être un coup de hache, s'en allait jusque par derrière l'oreille, qui était fendue tout comme celle d'un baudet. Deux doigts de la main droite étaient mutilés ; on frissonnait en les voyant et on songeait à quelque horrible écrasement. Ses sourcils et les cils de son œil unique avaient été brûlés. Il n'en restait guère que des racines roussies comme les plumes d'une volaille mal flambée. Il était rasé jusqu'au sang au menton et sous le nez, mais deux petits caps de broussailles, rebelles à la culture, descendaient le long des tempes pour figurer les favoris réglementaires de la marine. Mieux vaut renoncer à parler de la nuance de ses favoris. On arrivait à y voir toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; ce n'était qu'une affaire de lumière et de position.

La peau du visage desséchée par le hâle marin de la mer, pouvait rivaliser de rugosité avec le tronc d'un vieux tilleul. Quant à la couleur, c'était à peu près celle des voiles des pêcheurs ou des pilotes lorsqu'elles viennent d'être goudronnées.

Voilà pour ce qui s'apercevait.

Dans des régions cachées aux regards, maître Rastoul avait, entre autres traces de horions, un orifice inutile à l'existence, révélant le passage d'une pique douée d'une grande pénétration. Puis, par ci, par là, de nombreuses traces de coups de corde ou de ligatures consciencieusement faites.

Ne parlons pas des douleurs, rhumatismes, commencements de paralysie, etc. Maître Rastoul en avait au moins une de ces infirmités pour chaque phase de la lune, pour chacune des variations du baromètre et pour chacun des trente-deux airs de la rose des vents.

Aux temps humides, il était dur d'oreilles ; aux jours de sécheresse, un tremblement nerveux de la mâchoire rendait sa parole inintelligible. Le grand jour l'éblouissait, et la lumière de la lampe faisait danser les objets devant son dernier œil.

Son allure était un poème nautique. Appuyé sur sa béquille à main, il avançait en écartant les jambes et en se balançant sur les hanches, comme s'il avait encore à conserver la perpendiculaire malgré un fort roulis. On éprouvait le trouble du mal de mer rien qu'à le voir faire cinquante pas.

Inutile d'ajouter qu'il chiquait jour et nuit.

Pendant qu'on conduisait cette héroïque épave à la place qu'on lui avait préparée, il y eut entre M^{me} Bardin et M. Magnier un échange de sourires significatifs. Celui de M. Magnier était chargé de remerciements ; il voulait dire :

— Vous avez pu le décider à venir. Tant mieux !

Celui de M^{me} Bardin avait un air de complicité maligne ; on pouvait le traduire par :

— Oui ! et il est bien préparé, allez !

A la vue de ce qui restait d'un homme qui avait tant aimé la mer, Michel éprouva un froid ; mais la curiosité eut promptement raison de cette impression fugitive. Que de choses intéressantes pour lui, cette ruine devait recéler ! Il ferma son livre et se disposa à écouter.

Les salutations et les questions sur les santés échangées, un bruit rauque et saccadé se fit entendre du côté du vieux marin. Ce bruit, c'était sa voix. Il avait parlé. Après avoir été horriblement meurtrie par les premiers sons, l'oreille s'habitua, et on comprenait.

— C'est ça le jeune homme qui a envie de naviguer ? avait dit maître Rastoul en manière d'exorde et avec un accent provençal fortement coloré.

C'est toi, petit, qui as envie d'aller manger des gourganes ?

— Oui, monsieur, répondit avec douceur Michel, je mangerai ce qu'on me donnera.

— Et du biscuit aussi, n'est-ce pas ? Du biscuit comme on aurait dû en employer à la place de pier-

res quand on a construit la tour de Babel : elle existerait encore ! Du biscuit qu'on ne peut casser qu'à coups d'épissoir. Et quand on se trompe et qu'on mord à l'épissoir, on ne s'aperçoit pas seulement de la différence. Sais-tu ce que c'est qu'un épissoir ?

— Oui, monsieur Rastoul ! C'est un morceau de fer massif qui.

(La suite au prochain numéro.)

A. BRÉBION.

THÉÂTRES

AMBIGU : Reprise du *Courrier de Lyon*. — FOLIES DRAMATIQUES : Reprise de *l'Œil crevé*. — BEAUMARCHAIS : Reprise du *Marchand de Venise*. — *Les Grands devoirs*, drame en cinq actes et en vers, par M. Ballande.

PAULIN-MÉNIER est rivé à sa hideuse création de Chopart, dit *l'Amable*, comme le fut jadis, pendant longtemps, Frédéric-Lemaître à celle de Robert Macaire. On prétend qu'il s'en désespère et qu'il s'en fatigue. Il n'en demeure pas moins très-curieux à voir et à revoir sous la veste à la hussarde, la redingote blanche et le chapeau crapaud du sanglant maquignon. Et l'allure ! et les gestes ! *l'Amable* marche des épaules et des coudes autant que des jambes. Et la voix ! un enrouement devenu célèbre, des gloussements hypocrites, des phrases saccadées, hachées, jetées ! Puis, l'étranglement par l'effroi, la bassesse cynique, la chose sans son et sans nom. Chopart est la bête brute dans toute son horreur, l'assassin dans toute son abjection. Pourquoi réussit-il cependant à faire rire en se montrant et en parlant ? C'est le secret des comédiens.

A côté de M. Paulin-Ménier, il y avait jadis un autre excellent artiste, M. Lacressonnière, qui, lui aussi, avait imprimé un cachet très-original à la double figure de Lechesne-Dubosc. M. Lacressonnière manque aujourd'hui à cette reprise du *Courrier de Lyon* ; il est occupé à jouer les rois à la Porte-Saint-Martin. Alexandre manque également dans le rôle de Fouinard, le pauvre diable occupé sans cesse à remettre son soulier. Telle qu'elle est cependant, jouée au pied levé, il y a une telle force dans cette pièce qu'elle s'impose encore et qu'elle s'imposera sans doute longtemps. C'est la *Dame Blanche* des mélodrames ; elle doit avoir atteint sa millième représentation.

On lit dans les *Nouveaux lundis* de Saint-Beuve : « Les poètes, lorsqu'on fait d'eux des critiques, ont une difficulté à vaincre : ils ont un goût personnel très-prononcé. Le père de la duchesse de Choiseul lui répétait souvent dans son enfance : *Ma fille, n'ayez pas de goût*. Ce sage père savait que les délicats sont malheureux. De même la première leçon qu'un père prévoyant devrait donner à son fils, si ce fils se destinait à devenir un critique journaliste, ce serait, selon moi : « Mon fils, n'ayez pas de goût trop dégouté, apprenez à manger de tout. » La critique des poètes est sans doute, en certain cas, la plus vive, la plus pénétrante, celle qui va le plus au fond ; mais elle est, de sa nature, tranchante et exclusive. Une fois qu'elle a dit son mot, elle croit avoir fini et n'avoir plus qu'à se taire ; mais comment se taire quand on a un feuilleton à remplir ? Il faut parler, il faut juger, même quand les choses n'en valent guère la peine. La nécessité fait loi, et bon gré mal gré vous accouche. »

A présent, je peux commencer mon compte rendu de *l'Œil crevé*, mais j'avais besoin de cet exorde.

l'Œil crevé est le *Cid* de M. Hervé. Après quelques tâtonnements qui peuvent se comparer à *Mélite* et à *la Galerie du Palais*, M. Hervé s'est élancé d'un seul bond jusqu'à cette hauteur prodigieuse où il plane aujourd'hui, et où l'œil a peine à le suivre. « Gardarme, n'avez-vous pas sous le sein gauche un vélocipède à l'encre bleue ? » Tel est un des moindres échantillons de ce style plein de grandesse et de couleur. M. Hervé a des procédés tout à fait nouveaux et absolument personnels pour composer ses pièces : il supprime l'action, il supprime l'intrigue, il supprime les caractères, il supprime tout. L'indication du décor du premier acte de *l'Œil crevé* porte : « Le

théâtre représente une place de village, avec un château Louis XV sur la droite, et un temple mexicain dans le fond. » Tous les personnages, grands seigneurs et villageois, marquis et gendarmes, vivent dans une agréable promiscuité, se tutoyant à l'occasion et ne s'épargnant pas les bourrades. Le duc d'En-Face, qui passe son temps à avaler son râtelier, est devenu célèbre. Cette société-là, qui n'appartient à aucune époque, chante des romances qui procèdent des amphigouris de Vadé et de Collé. Tout Paris a fredonné :

Un jour, dans le bois d'Mendon,
Une belle Polonoise
Me dit : « J'un homme, pardon !
L'ch mia qui mène à Falaise?... »

Ces choses-là ne se commentent ni ne se justifient. Lorsqu'elles passent, elles ont quelque chance d'arriver jusqu'à la postérité la plus reculée. *LOEil crevé* s'est introduit peu à peu dans nos mœurs et il y restera; déjà, nos enfants le considèrent presque comme une œuvre classique. L'autre jour, la reprise en a été fêtée avec des acclamations. On se pâmait d'aise littéralement à la ballade de *la langouste atmosphérique*, ainsi qu'aux couplets du *flanc droit et du flanc gauche*, et au grand air de la prima donna : *Menuiserie! charpenterie!*

Le rôle du gendarme Gémé est demeuré le triomphe de M. Milher. Il est impossible d'y déployer plus d'importance comique; c'est un paon avec des buffleteries. On dit que le Palais-Royal a engagé M. Milher; je n'en suis pas étonné. M. Luco est aussi fort drôle dans le marquis. Quel marquis? je n'en sais rien. Il a un magnifique habit rouge et il est coiffé en ailes de pigeon; voilà tout ce que j'en peux dire. Quant à ce qu'il fait dans la pièce, je l'ignore complètement. Il *passe au hasard* comme les autres. L'élément musical, — car enfin il faut bien en parler un peu, — est agréablement représenté par M. Simon Max et M^{lle} Preilly.

Le théâtre Beaumarchais continue à faire parler de lui, ce qui ne lui était pas arrivé depuis bien des années. Il a, du même coup, trouvé son auteur et son acteur. L'auteur est M. Ferdinand Dugué, un des plus littéraires entre les dramaturges. L'acteur est M. Clément-Just, un comédien soigneux et chercheur. Au *Donjon des Étangs*, qui a fourni une belle carrière, a succédé le *Juif de Venise*, qui s'annonce fort bien. C'est une imitation de Shakspeare; on y voit le farouche Shylock, ce type colossal du créancier, avide de tailler une livre de chair dans le corps de son débiteur. Comment la prendra-t-il, cette livre de chair? Où la prendra-t-il? Sera-ce la pièce d'ailoyau, la culotte ou la noix? Jamais rien de plus terrible n'a poussé dans une imagination affolée par la dette. Heureusement qu'à côté du juif anthropophage, Shakspeare a placé sa fille Jessica, une de ses créations les plus réussies dans la grâce et dans l'amour. Il y a, comme dans *Roméo et Juliette*, des scènes d'une poésie charmeresse qui se passent par une nuit d'été délicieusement transparente. « Il semble qu'une nuit comme celle-ci n'est que le grand jour malade. »

Il ne m'a pas été possible d'assister, dimanche dernier, aux *Grands devoirs*, drame en cinq actes et en vers, de M. Ballande, représenté pour la première fois à la Matinée littéraire de la Porte Saint-Martin. Après avoir joué tant d'auteurs inédits, l'honorable fondateur des spectacles de jour à Paris avait voulu se jouer lui-même à son tour. C'était justice. Il ne peut qu'être satisfait de son épreuve. L'auditoire, qui, m'a-t-on dit, était particulièrement composé de savants, de professeurs, d'avocats, d'académiciens, etc., a applaudi dans les *Grands devoirs* une de ces œuvres longuement et sérieusement élaborées qui commandent le respect. Une chronique écossaise en a fourni le point de départ. Trop de cadavres peut-être, selon ce qui m'a été rapporté. Mais des vers pleins de souffle, exprimant les plus nobles et les plus généreux sentiments.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

La musique de Lulli à la Gaité. — Mort de Mélanie Reboux. Une saynète de Vivier.

Le succès persistant de la musique de Lulli aux matinées de la Gaité, n'étonnera que les gens frivoles qui dédaignent de regarder au fond des choses.

La partition du *Bourgeois gentilhomme*, à la considérer intrinsèquement, n'a, tout bien pesé, qu'une valeur assez mince. Ce n'est point là une de ces œuvres capitales qui, comme le *Don Juan* de Mozart, ou l'*Orphée* de Gluck, sonnent l'heure d'une révolution pour le peuple tout entier des artistes et des dilettantes.

Pourtant les siècles ont passé sur elle et y ont mis leur patine. C'est là qu'est l'attrait. Si elle n'était vieille que d'une cinquantaine d'années, on l'écouterait peut-être en haussant les épaules par-dessus les oreilles. Mais ses deux siècles d'existence, bien comptés, lui prêtent la majesté de l'antique.

Il y a aujourd'hui tant de gens qui se privent d'un plat à leur dîner pour acheter une assiette, à la condition qu'elle sera en faïence de Rouen ou de Delft, tant de « bibelotiers » en tout genre, de collectionneurs de vieilles pincettes, d'accumulateurs de manuscrits illisibles et de tableaux enfumés qu'il n'y a pas de quoi se récrier sur la vogue qu'obtient en ce moment la musique de M. le secrétaire de Louis XIV.

Et nous nous en réjouissons pour ce qui est de nous et de la passion qui nous tient aussi à l'endroit du brie-à-brac. Une satisfaction plus complète nous attend même encore, puisque les excellents archéologues qui ont galvanisé la musique du *Bourgeois gentilhomme*, s'apprentent à nous rendre celle de M. de Pourceaugnac.

Il y avait juste cent ans que la musique de Lulli dormait en silence, dans les bibliothèques. Son dernier signe de vie date, en effet, du temps où Gluck et Piccini se livraient bataille sur les planches de l'Opéra.

L'impresario de Vignes du Valguy, homme très-entrepreneur, ne s'était pas contenté d'avoir les gluckistes et les piccinistes sur les bras, il avait entrepris de ressusciter les lullistes, depuis longtemps passés à l'état fossile. Il remonta *Thésée* de Lulli; mais un parterre irrespectueux accueillit la vénérable partition par des huées. Et puis tout fut dit pour longtemps.

Quelques vieux dilettanti prirent très-chaudement l'aventure. L'un d'eux, de chagrin, se retira au fond d'un bois et exhala sa douleur en ces vers plaintifs :

Qu'ils me sont doux ces champêtres concerts,
Où rossignols, pions, merles, fauvettes,
Sur le théâtre entre ces rameaux verts,
Viennent gratis m'offrir leurs chansonnettes!
Quels opéras me seraient aussi chers?
Là n'est point d'art, d'ennui scientifique,
Piccini, Gluck n'ont point noté les airs;
Nature seule en dicta la musique,
Et Marmontel n'en a point fait les vers.

Le bonhomme est méchant; mais je voudrais bien voir de quelle humeur vous seriez le soir où l'on sifflerait vos *Huguenots* ou votre *Guillaume Tell*.

— M^{me} Mélanie Reboux, que la mort vient d'enlever dans la maturité du talent, a droit à être saluée une dernière fois par la rédaction de ce journal. Que de fois (je vous parle de quinze ans) elle a traversé notre imprimerie, où son père avait un emploi. Elle n'était alors qu'une modeste et très-jeune écolière du Conservatoire. Nous l'avons vue grandir de toute façon; et puisqu'en quelque sorte elle était « de chez nous, » ses succès nous intéressaient particulièrement.

Elle a traversé plusieurs théâtres de Paris, où son souvenir n'est pas effacé; mais, à vrai dire, sa carrière s'est poursuivie à l'étranger. Nous l'avons vue débiter à l'Opéra, en 1861, dans l'orageux *Thamh user*; elle faisait le père du premier acte. Puis, après s'être montrée un instant au Théâtre-Lyrique, dans un petit rôle de *Rigoletto*, elle partit pour la

Russie. Elle revint quelques années plus tard à l'Opéra, où elle chanta Valentine, des *Huguenots*. Ensuite, je ne sais par quel caprice, elle alla interpréter *la Fille de madame Angot* aux Folies-Dramatiques. Après avoir disparu encore pendant quelque temps, elle se montra à l'Opéra-Populaire (salle du Châtelet) dans la reprise des *Amours du Diable* (novembre 1874); enfin, au Théâtre-Italien, où elle chanta, l'année dernière, le rôle d'Agathe, dans le *Freytschutz*.

— Je viens de passer plusieurs soirées avec Vivier, corniste célèbre, et, par surcroît, admirable conteur d'histoires. Eh bien, parmi ses plus amusantes saynettes, il en est une qui m'est entrée très-avant dans la mémoire et dont, en rentrant chez moi, j'ai eu l'audace de crayonner quelques bribes.

Ce n'est ni « le Montreur d'ours, » ni « le Toast anglais, » ni « le Dialogue entre deux Grecs modernes, » ni « les Chrystis minstrels, » ni « l'Opéra-comique, » ni « l'Opéra-bouffa... » Je n'oserais essayer de faire revivre sur un froid et inerte morceau de papier ces chefs-d'œuvre d'humour qui exigent impérieusement le prestige de la voix et du geste.

Pour toute ambition, je voudrais tenter le croquis d'un tableau de mœurs que Vivier avait fait d'après nature dans la salle du Conservatoire, un jour de concert :

— Otez donc votre chapeau, monsieur, on n'entend rien.

— Ah!... quand j'ai la tête couverte, ça vous empêche... d'entendre?

— Mais oui! On voit bien que vous n'êtes pas de la maison.

— En effet, le plus ordinairement j'habite Fontainebleau. Mais je suis venu à Paris tout exprès pour entendre cet incomparable orchestre. On m'a surtout parlé du merveilleux ensemble avec lequel...

— C'est, en effet, là son fort. Tous les orchestres « font la note, » comme on dit; celui-là seul joue avec ensemble.

— Puisque vous êtes si au courant, ont-ils, je vous prie, un moyen à eux pour obtenir un tel résultat?

— Ils n'en ont pas un, ils en ont dix. D'abord ils s'habillent tous de même. Et puis ils tiennent leur archet de la même main. En semaine, vous les verrez aller tous au même café...

— Un pli à prendre une fois pour toutes, ça va de soi... Mais, à propos, je compte, monsieur, que par un effet de votre complaisance, et même de votre compétence, vous voudrez bien me dire quand le morceau sera commencé.

— Mais il l'est.

— Je ne m'en doutais pas.

— Le manque d'habitude... On n'entend rien la première fois, parce que les musiciens d'ici sont les seuls à savoir jouer pianissimo!

Et, pendant une demi-heure, le narrateur improvisa sur ce thème burlesque, tout en taquinant le clavier.

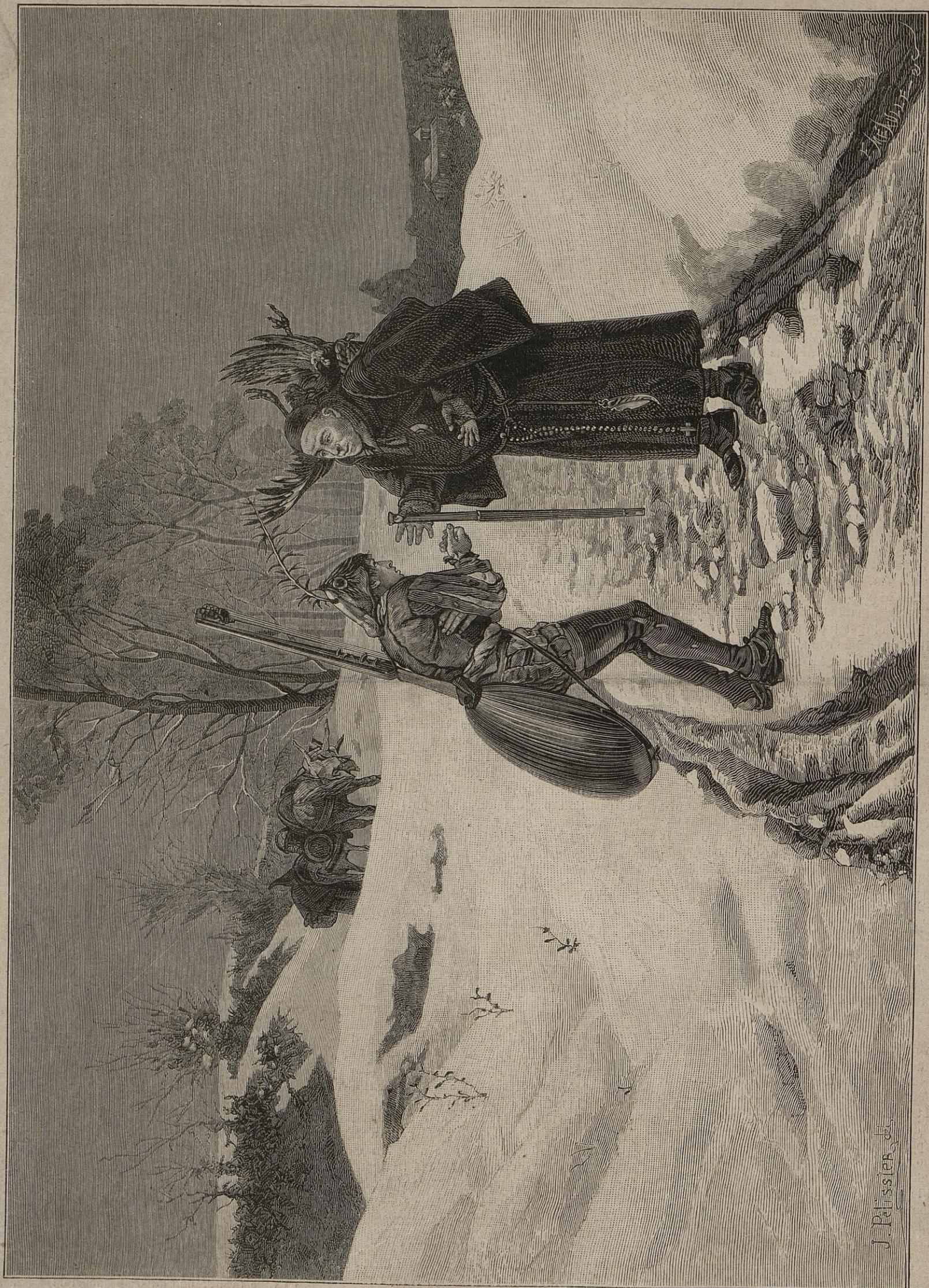
Car Vivier joue de presque tous les instruments; et s'il est surtout connu comme corniste, c'est que, nature raffinée et curieuse, il ne voudrait pas se montrer en public avec des outils aussi communs qu'un piano ou un violon.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO

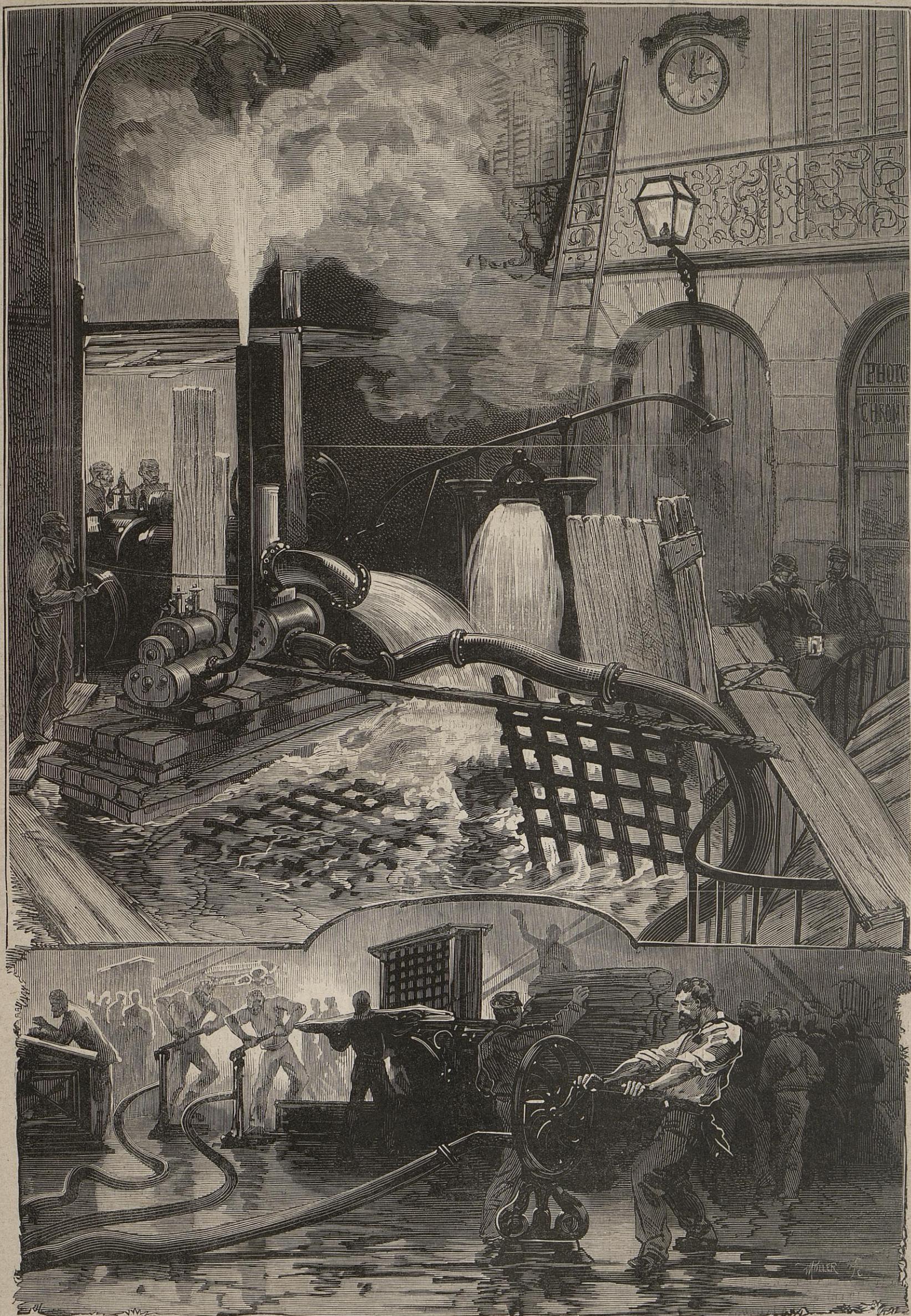
Faits divers. — Le duc d'Anhalt Dessau vient de créer l'ordre souverain du « Mérite scientifique et artistique. » C'est une décoration oblongue en or, avec le chiffre en émail du monarque et l'inscription de sa destination. Elle est portée comme tous les insignes de chevalerie. Le premier membre de cet ordre, est le directeur du ballet de l'Opéra à Berlin, M. Taglioni.

Faits scientifiques, inventions, découvertes. — Au moins d'avril prochain aura lieu, au Minéro, près d'Aix en Aube (Aube), un concours régional de sténographie auquel seront admis à prendre part les établissements scolaires des six départements de l'Aube, Côte-d'Or, Marne, Haute-Marne, Seine-et-Marne et Yonne. Ce concours est organisé par la société l'Union sténogra-



J. PEISSIER del.

LA CIGALE ET LA FOURMI. — Tableau de M. Jehan-Georges Vibert. (Salon de 1875.) — (Dessin de M. Pélassier.)



L'INONDATION DE LA SEINE. — Aspect de la cour et des ateliers du sous-sol du *Moniteur universel* et du *Monde illustré* pendant la crue.
(D'après nature, par M. Ferdinandus.)

phique de l'Aube, qui s'est donné l'utile mission de vulgariser la pratique d'un art essentiellement utile.

— Des ingénieurs anglais disent avoir observé, étant dans le golfe de Siam, une protubérance marquée faisant saillie en dehors du disque lunaire. Ils ont même dessiné cette singulière apparition, qui, le lendemain de l'observation, était encore sensible.

C'est la première fois qu'un pareil phénomène est signalé; et l'on se demande s'il n'y a pas eu illusion chez les nombreux témoins qui affirment la véracité du fait.

Un savant, M. Crooke, de la Société royale de Londres, affirme que la lumière peut être pesée. Aussi une revue scientifique anglaise dit-elle: « S'il n'y a pas là de méprise, les physiiciens seront surpris d'apprendre que la lumière est sortie de la classe des impondérables, et nous nous demandons si quelque jour on ne pourra pas emmagasiner des rayons de soleil sous les tropiques pour les expédier par tonnes aux régions hyperboréennes. »

— Un ensemble d'observations, provoquées par la Société d'acclimation, s'opère en ce moment pour tâcher d'arriver à savoir ce qu'il y a de vrai dans ce fait prétendu avéré du rapport existant entre les dates des jours de brouillard de mars et les gelées tardives de mai. L'an dernier, pas de brouillard en mars, pas de gelées en mai et récoltes abondantes, tandis que l'année précédente brouillards de mars, gelées de mai et récoltes compromises. On verra bien en 1876.

— Signalons en Suède la fondation d'écoles de fermières destinées à répandre dans les classes rustiques les véritables principes de la tenue des maisons ou exploitations agricoles, surtout au point de vue des produits de la basse-cour et des étables. La durée des cours est de trois mois pendant lesquels les jeunes filles sont instruites à la fois sur la comptabilité de la ferme et sur toutes les connaissances qui doivent distinguer une bonne fermière. Cet exemple se ait, croyons-nous, très-bon à suivre en France.

— Il a été longuement parlé à l'Académie des sciences, l'autre jour, de la grande entreprise qui va s'effectuer sous les auspices de l'empereur du Brésil, membre correspondant de l'Académie, et qui a pour but la mesure géodésique dans l'Amérique du Sud de 30 degrés du méridien terrestre. Ce sera le plus important travail de ce genre qui ait été opéré jusqu'ici, et l'on en attend des résultats d'autant plus intéressants que la région où il va se réaliser est une de celles où les actions géologiques se sont développées avec le plus d'intensité.

— On a les meilleures nouvelles du percement du Saint-Gothard. Les machines perforatrices perfectionnées accélèrent de plus en plus le travail, et les locomotives à air comprimé, qui, aux deux extrémités, emportent les déblais, aident considérablement à la rapidité de l'exécution. L'entrepreneur, M. Favre, s'est engagé à terminer en neuf années ce travail commencé en 1872. On croit pouvoir prédire que le terme fixé sera notablement devancé.

— Encore une petite planète! C'est la cent soixantième du catalogue, qui ne semble pas prêt de clore sa liste, car nos astronomes tenant leurs télescopes braqués sur la région du ciel qui sépare Mars de Jupiter, ne passent guère de mois sans avoir quelque nouvel astre à immatriculer. Quand nous serons à deux cents, nous ferons deux croix!

— On vient de découvrir de très-riches gisements aurifères dans l'Inde anglaise, au centre de la province du Maïssour ou Mysore.

— M. l'ingénieur Caillaux, frère de l'ancien ministre des travaux publics, vient de faire part à la Société des ingénieurs civils de Paris de la découverte d'un filon d'étain en Toscane. Ce n'est pas de l'étain pur ou natif, — car il ne s'en trouve pas dans la nature, — mais c'est de l'étain minéralisé ou changé en une pierre appelée *cassitérite*. Cette découverte est d'autant plus intéressante que l'étain devient de jour en jour plus rare. Dans l'antiquité, l'étain provenait d'Angleterre; au moyen âge, on l'exploitait dans les mines de l'Allemagne; aujourd'hui, on le tire principalement des colonies bataves de Malacca, dans les Indes, et ce sont les Hollandais qui règlent le prix de ce métal sur tous les marchés.

— Dans l'état de Colorado, aux États-Unis, on vient de découvrir d'importantes mines d'or.

Statistique. — D'un tableau publié par la chambre de commerce de Reims, il résulte que le seul département de la Marne a vendu, d'avril 1874 à fin de mars 1875, près de 19 millions de bouteilles de vin mousseux, dont 15 millions et demi à l'étranger et 3 millions et demi en France, ce qui, à 3 francs, prix moyen d'estimation, donne un total de 57 millions de francs, dont 46 payés par l'étranger et 11 par l'intérieur.

— Les mines du Caracolès, au Chili, ont produit, pendant le seul mois de janvier 1874, 37 millions de kilogrammes d'argent fin.

— La ville de Cincinnati, qui a mérité le nom de métropole du porc, a exporté l'année dernière 5,000,000 de pores salés, soit 10,000,000 de jambons.

— Pendant le mois de janvier 1876, 96 navires à voile et 9 steamers ont fait naufrage.

— Il y a eu l'année dernière aux États-Unis 880 courses de chevaux, et le total des sommes mises en jeu par les parieurs atteint le chiffre de 2,000,000 de francs.

— Le *Tiempo* calcule que la guerre civile a coûté à l'Espagne huit milliards de réaux environ (plus de deux milliards de francs).

— Voici le mouvement ascensionnel de la population de Paris depuis l'an 1200 : au treizième siècle, 120,000 âmes; en 1474, 150,000; sous Henri II, 210,000; en 1590, 200,000; sous Louis XIV, 492,000; en 1740, 509,000; en 1798, 640,000; en 1802, 672,000; en 1817, 713,000; en 1827, 890,000; en 1846, 1,033,000; en 1856, 1,474,000; en 1866, 1,823,000; en 1870, 1,900,000.

Beaux-arts. — La vente de la galerie du chevalier Lissingen, à l'hôtel Drouot, a produit, pour 53 tableaux, la somme de 468,000 fr.

Voici la liste des prix les plus élevés :

Adrien van Ostade, les *Joueurs de cartes*, 28,100 fr.; pour un marchand anglais; Isaak van Ostade, *Halte de voyageurs*, 11,500 fr.; Ruysdaël, *Chute d'eau*, 15,000 fr., et le *Sentier*, 29,040 fr.; Téniers, *Intérieur flamand*, 21,500 fr.; Van de Velde, *Bâtiment en rade*, 34,500 fr.; Wouwermans, *Halte à la fontaine*, 20,000 fr.; un *Portrait d'homme*, signé et daté : « Rembrandt, 1658, » a atteint 170,000 fr. Il a été exécuté douze ans après la *Ronde de nuit*.

Archéologie. — On vient de découvrir dans la basse Egypte deux sphinx admirablement conservés, qui remontent à l'époque des Ramsès.

— Les fouilles dans la haute Souabe ou royaume de Wurtemberg, qui ont pour but la mise à jour d'habitations lacustres, attirent de plus en plus les archéologues de toutes les nations. Le hasard a conduit à cette découverte. Depuis longtemps, on exploite dans cette contrée la tourbe qui est destinée à être convertie en coke pour le chauffage des locomotives. Arrivés à la dernière couche du combustible minéral, les *tourbiers* ont rencontré un plancher de bois tendre dans lequel s'enfonçaient, aussi facilement que dans la tourbe même, leurs *pelles coupantes* qui servent à tailler en petits morceaux carrés; ils y ont trouvé des tessons de poterie et des ossements. Les savants de la localité qui ont pris la direction des fouilles viennent de recueillir un grand nombre de ces trésors anté-historiques; des pots entiers avec des dessins parfaitement conservés, des haches et des couteaux en silex ou pierre à fusil, des armes en corne, des bois de cerf, des crânes, des graines de froment carbonisées; puis des terres rouges, pareilles à celles qu'emploient les Indiens pour se teindre le corps. Tous ces objets appartiennent à l'âge de pierre, car on n'y a trouvé ni fer ni bronze. C'est en 1853 qu'on a entendu parler pour la première fois des habitations lacustres, nom que les érudits ont donné à des huttes découvertes dans le lac de Zurich. A une époque inconnue, les hommes ont dû chercher par ces demeures bâties sur pilotis à s'isoler afin de se soustraire à l'attaque des animaux féroces.

Nécrologie. — M. Guignaut, âgé de quatre-vingt-deux ans, membre de l'Institut, secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. Nessler, colonel en retraite, ancien commandant de l'École de tir de Vincennes, inventeur de la balle en usage dans l'armée française avant l'adoption du chasspot. — M. Félix Escoffier, âgé de soixante-treize ans, officier de la Légion d'honneur, ancien directeur de la manufacture d'armes de Saint-Etienne, à la tête de laquelle il est resté vingt et un ans. — M. Robert, le célèbre maître d'armes. — M^{me} Gall, femme du sympathique administrateur de la *Liberté*. — M. Besse, chanoine de Saint-Denis. — M. Arthur Ponroy, romancier et auteur dramatique, âgé de soixante ans. — M^{me} Mélanie Reboux, artiste lyrique, qui avait chanté avec succès, l'an dernier, au Châtelet, dans *les Amours du Diable*.

— Nous apprenons au moment de mettre sous presse la mort de l'un de nos plus anciens et plus dévoués collaborateurs, M. Louis Moullin, décédé à Nogent-le-Rotrou, où il nous servait encore de correspondant pour la Touraine et le Maine. Nous témoignons ici nos

vifs regrets et notre sincère sympathie à sa malheureuse famille, désolée de ne pouvoir rendre un hommage plus complet en énumérant ici les nombreux services que M. Louis Moullin nous a rendus depuis la guerre d'Italie jusqu'à Sedan, où son heureux crayon se bécota avec les armes de nos soldats.

Vient de paraître la *Chambre d'ébène*, par notre collaborateur M. Ernest Billaudel. (Amyot, éditeur, 10, rue de la Paix). Ce nouveau roman passionnant et mouvementé obtiendra sûrement un réel et franc succès.

A Madrid on s'arrache *Cerises Pompadour*, *Pazza d'aurora*, valse; *Radis roses*, *Cœur d'artichaut*, *Peau de satin*, polkas.

TABLETTES D'UNE FEMME ÉLÉGANTE

Sait-on pourquoi il y a aujourd'hui tant de jolies femmes? C'est que pas une d'entre elles qui ait un certain renom d'élégance, ne veut vieillir, et, sait avoir recours à certains moyens à l'aide desquels elle défie les années; aussi est-ce faire preuve d'un stoïcisme hors de propos, que de refuser l'emploi des préparations bienfaisantes qui ont comme résultat de perpétuer la jeunesse et la beauté. Si l'on demandait à telle jolie personne tant remarquée aux courses, au théâtre, à quoi elle doit le velouté de sa peau, la fraîcheur de son teint, elle répondrait : au traitement de beauté de Ninon de Lenelos. Ce traitement consiste dans l'usage habituel de la véritable eau de Ninon, de la crème de beauté, véritable crème de Ninon, le plus inoffensif et le plus éblouissant des fards, du *duvet de Ninon*, fleur de riz impalpable; puis de la véritable eau de toilette de Ninon composée des mêmes éléments que la véritable eau de Ninon, d'un parfum suave et d'une action des plus salutaires pour les ablutions journalières. Voici en quelques mots le grand secret de jeunesse révélé, ce secret dont j'ai pu apprécier la valeur. Je n'ai pas cru devoir le cacher aux autres femmes, bien sûre à l'avance de la reconnaissance de toutes celles qui en feront l'essai. M^{me} Lecomte, 31, rue du Quatre-Septembre, seule dépositaire du traitement de beauté de Ninon de Lenelos, expédie toutes les préparations qui le composent dans toute la France et à l'étranger. — L. DE B.

NOUVEAUTÉS

Il n'y a de véritables nouveautés que dans les étoffes; mais, en revanche, sur ce point, l'invention et la fantaisie s'en donnent à cœur joie. Je puis donner aujourd'hui des renseignements précis sur les tissus indiens et chinois dont M. Le Housseil a le privilège de fabrication et pour lesquels il a obtenu cinq médailles.

Voici d'abord le foulard japonais uni, qui forme comme un sablé, très-fort et très-souple à la fois. Le même, côtelé et cannelé, étoffe absolument dans le goût du jour. Le *Kussack*, tissu à jour et cannelé, très-joli, en noir et en nuances unies. Le *Bareilly*, damassé à jour, avec rayures; le fond est éru, les rayures sont en couleur, soit bleues, vertes, roses, etc., etc. Le *Thou-kiang*, foulard façonné très-souple, teinte crème et éru, facile à adapter à toutes les combinaisons de toilettes élégantes. Le *Kiansou*, à rayures algériennes, qui fera fort bien comme robe du soir. Le *Houghly*, un petit façonné en toutes nuances. Le *Céleste-Empire*, carreaux où se trouvent toutes les couleurs, mais réunies avec un art parfait. Le *Tai-hou*, rayé en diagonale sur fond crème, éru, rose, bleu ou vert très-pâle. Enfin, une merveille! un foulard japonais, fond crème ou éru, avec rayures foncées en velours, larges de un centimètre. Ces rayures sont noires, bleu marine, brunes, prune, pain brûlé, etc., etc.

Je dois donner à mes lectrices le conseil de demander au plus tôt à la maison Le Housseil, 1, rue Auber, la collection d'échantillons, si parmi elles il s'en trouve qui désirent acquérir l'une de ces robes, car les demandes sont nombreuses et le nombre de ces collections est limité, à cause du très-grand nombre d'échantillons contenu dans chaque paquet. Si nos abonnées ne veulent pas éprouver de retard, il faut donc qu'elles fassent elles-mêmes diligence.

Le cachemire de l'Inde, qualité d'été, est aussi très à la mode, et nous pouvons lui prédire une continuation de vogue pour le printemps et l'été. C'est en ce moment un des rares tissus de laine qui soit vraiment en laine.

J'engage toujours mes lectrices à exiger la lisière chinée à jour, marque de fabrique de tout véritable cachemire de l'Inde. Je dois dire aussi que M. Le Housseil, rue Auber, 1, a obtenu une médaille d'or pour ce tissu, dont il a le seul dépôt en Europe.

La parfumerie du *Monde élégant*, maison DELETTREZ, 54 et 56, rue Richer, a pour devise : *Comme noblesse, titre oblige*. Elle réalise cette légende avec la plus scrupuleuse exactitude.

Il suffit, pour s'en rendre compte, de faire l'essai de

ses principaux produits adoptés par la fashion et dont le succès augmente chaque jour. Citons :
 Le Lait de cacao, liniment exquis, d'un parfum délicieux, qui blanchit et assouplit la peau et lui donne le velouté et la fraîcheur.
 L'Eau de Cologne du grand cordon, surnommée la Maréchale de toutes, qui laisse bien loin derrière elle toutes les eaux de Cologne de fabrication allemande.
 Le Vinaigre de toilette aux violettes de Parme, qui fait les délices de la toilette par son parfum et ses qualités hygiéniques.
 Enfin, tous les produits à l'Opopanax, qui sont de récente création et viennent d'ouvrir un horizon nouveau aux plus délicates créations de la parfumerie moderne.
 Nous appelons l'attention de tous nos lecteurs sur ces articles hors ligne dont la vogue est sans précédent.

AUX VIEUX GOBELINS

TAPISSERIES ANCIENNES, RÉPARATIONS, 27, rue Laffitte.

CACHEMIRE DE L'INDE par Robes, seul dépôt en Europe. Union des Indes, 1, r. Auber.

PIANOS et **ORGUES** DE TOUS FACTEURS **CRÉDIT**
 3 ANS de
 Chez **SCHACK**, 53, rue Caumartin. Envoi en province.

DIABÈTE Sucre P. GARNIER, chim., à Noyon (Oise). Guérison sur lui-même et nombreux succès. Anti-diabétique, dont l'usage entrave complètement la formation du sucre dans l'économie. Notice 1 franc.



Guérison instantanée par l'emploi des limes chimiques américaines de Mourthé. Brev. s. g. d. g. 3 fr. VIARD, 5 bis, rue Auber, Paris.



L'INSTITUTION DES BÈGUES DE PARIS ouvre un cours le 10 avril. Ecrire à MM. CHERVIN, a. d'Eylau, 90.

13^e Année. 42,000 Abonnés.

Le Moniteur DES TIRAGES FINANCIERS

104, rue de Richelieu, à Paris
PARAIT TOUS LES JEUDIS

Ce journal financier et politique contient tous les renseignements nécessaires aux capitalistes et aux rentiers.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 4 FR. PAR AN
 donnant droit à la Prime gratuite

Envoyer mandat ou timbres-poste

5^e année.
LE MONITEUR
 DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
 Paraît tous les Dimanches
 EN GRAND FORMAT DE 46 PAGES
 Résumé de chaque Numéro :
 Bulletin politique. — Bulletin financier.
 Bilans des établissements de crédit.
 fr. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature par des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des n^{os} sortis.
 Correspondance des abonnés. Renseignements.
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
 4 fort volume in-8.
PARIS — 7, rue Lafayette. 7 — PARIS
 Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

Z Médailles à l'Exposition Paris 1875. — Le SIROP et la PATE du Docteur Zed (à la CODEINE et au TOLU) sont infailibles contre les irritations de poitrine, bronchite, etc.

CHOCOLATS
 QUALITÉ SUPÉRIEURE
Cie Coloniale
 ENTREPOT GÉNÉRAL
 Paris, rue de Rivoli, n^o 132
 DANS TOUTES LES VILLES
 CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

PATE EPILATOIRE Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. : 10 fr. — **EAU DUSSEY**, recoloré en cinq jours, sans teinture, les cheveux blancs et la barbe. Réussite certaine. Innocuité absolue. Prix : 5 fr. — M^{me} DUSSEY, parfum. spéciale, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau, au 1^{er}, Paris.

EAU DE ZÉNOBIE SEULE PARFAITE P^r RÉTABLIR LA COULEUR DES CHEVEUX, SEQUIN, 3, r. Huguerie, Bordeaux. Paris, TRÉBEL, 17, r. de Bucy; FAX, 9, r. de la Paix.

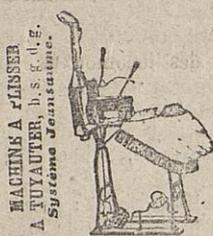


PRODUITS HYGIÉNIQUES ST-DENIS

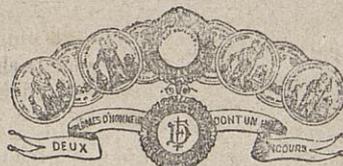
La Compagnie Centrale de France, dans le but de généraliser l'usage des agents hygiéniques, s'inspirant des préceptes de la science et mettant à profit la vaste organisation de sa Maison de commerce et les grands moyens de production de son Usine St-Denis, offre au public, en qualité sup^{re} et à prix modérés sous la garantie de son cachet :

EN PRODUITS HYGIÉNIQUES ALIMENTAIRES :
Analeptine ou Farine de santé St-Denis, comme aliment de matin pour les enfants et personnes délicates. Boîtes 2 fr.
Cordial ou Liqueur de santé de St-Denis, comme liqueur de table la plus saine et la plus agréable. Bouteille 4 fr.
Chocolat de santé de St-Denis, des plus digestifs et des plus nutritifs parmi les produits similaires. Demi-kil. 2 fr.
Thé de Chine, mélange de santé St-Denis, comme réunissant l'arôme, la saveur et l'action à la fois tonique et stimulante que l'on recherche dans ce produit. Boîte 2 fr.
Eau de fleurs d'orange extra de St-Denis. Flac. 1 fr. 25
 Ces produits sont accompagnés de prospectus-instruction.
Vente en Gros : Compagnie Centrale de France, 7, rue de Jouy, Paris ; — **Détail** dans les Pharmacies.

EN PRODUITS HYGIÉNIQUES DE TOILETTE :
Eau de toilette balsamique Saint-Denis, produit le mieux approprié à l'entretien de la peau et le plus suave. Flac. 2 fr.
Vinaigre de toilette tonique St-Denis, pour les soins du corps quand la peau a besoin de tonicité. Flac. 1 fr. 50
Eau dentifrice de St-Denis. Boîte 1 fr. 50
 Poudre id. rose de St-Denis. id. 1 fr. 50
 Poudre id. au charbon de quinquina id. 1 fr. 50
Pommade balsamique comphélie. Pot 1 fr. 50
Savon balsamique dermophile. Pain 0 fr. 80
 Tous produits recommandables pour leurs usages spéciaux.

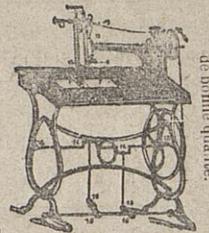


MACHINES À PLISSER A TUYAUTES s. g. d. g. Système Jouanville.



CRESPIN AINÉ

De Vidouville (Manche), demeurant à Paris, 11, 13, 15, boul. Ornano. **MÉNAGE, TOILETTE**, etc. — En Province les **MACHINES à coudre, MACHINES à plisser et à tuyauter**, sont expédiées à moitié paiement. — A Paris on donne de plus grandes facilités. — Envoi gratuit et franco la brochure explicative.



MACHINES À COUDRE de tous systèmes, garanties de bonne qualité.

CARROSSERIE

Nagarsins et Ateliers réunis. — Médailles, 1864, 1867 et 1873. — 300 Voitures prêtes à livrer à des prix exceptionnels. — Grande fabrique de voitures de luxe : Dorsays, Landaus, Calèche huit ressorts, Landaus Clarence, Landaus à un cheval, petits Coupes, Vis-à-vis, Victorias, Milords-Ducs — Grand choix de paniers très-bon marché. — Maison à Madrid. — Maison de confiance.
FACILITÉ DE PAYEMENT.

LABOURDETTE FRÈRES
 105, avenue Malakoff, 105
 Rue Pergolèze et rue Leroux,
 PARIS

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

A VENDRE GRANDE PROPRIÉTÉ avec VIVES ET VUE SPLENDIDE, à JUVISY-SUR-ORGE (S.-et-O.), ligne de Lyon et d'Orléans (50 trains par jour). S'adr. à Paris, à M. Vallienne, ft de bronzes, 13, r. St-Anastase, et à Me Jozon, not., houl. St-Denis, 9.

ADJON même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 4 avril 1876, d'une PROPRIÉTÉ à Paris, rue des Vosges, 3, d'une contenance de 1.225 m². Revenu brut : 21.240 fr. — Mise à prix : 290.000 fr. S'ad. à Me Barre, notaire, houl. des Capucines, 9.

VALLÉE de Montmorency, vue splendide, maison de campagne, à St-Leu Taverny (S.-et-O.) dite le Haut-Tertre, communs, jardins et pièce d'eau, 16.500 m². A ADJUGER, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 11 avr 1876. — M. à p. : 56.000 fr. — S'ad., sr les lieux, à M^{lle} WAREBLEU et à Me DELACOUR, notaire à St-Leu, et à Me MAGNE, notaire à Paris, 14, rue Bellechasse.

BEL HOTEL A PARIS, 50, RUE ABBATUCCI A adjuger, sur une ench., en la ch. des not. de Par s. le mardi 4 avril 1876, sur mise à prix de 375.000 fr. S'ad. à Me TURQUET, notaire, 6, rue de Hanovre.

ÉTUDE de Me EDMOND COCHE, avoué à Paris, boulevard de Sébastopol, n^o 31 (successeur de Me Petit-Dexmier.)
VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 19 avril 1876,
 D'UNE MAISON A PARIS, PIGALLE, n^o 24

Surface totale : 380 m².
 Revenu net : 20.983 fr. 90.
 Mise à prix : 180.000 fr.
 S'adresser, pour les renseignements :
 1^o Audit Me Coche ;
 2^o A Me Acloque, not. à Paris, 146, r. Montmartre ;
 3^o A M. Lamblot, arch. tecté, 54, rue de Clichy ;
 4^o Et, pour visiter, au concierge de la maison.

VILLE de PARIS. Adjon, s. une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 14 avril 1876, de un **TERRAIN** propre à bâtir à Paris, rue du Mont-Cenis, à l'angle des rues Saint-Vincent et Lamarck. — Contenance : 6.259 m². Mise à prix (20 f. le m²) : 125.181 fr. — S'ad. aux not. : Me J.-E. Delapalme, r. Auber, 41, et Me Mahot Delaquerrantonnais, r. de la Paix, 5, dép. de Vench.

HOTEL AVEC JARDIN RUE BOUDREAU, 7 Près le NOUVEL OPERA
 A VENDRE, SUR LICITATION, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 25 avril 1876. Conten. : 3.616 m². — Mise à prix 1.400.000 fr. S'adr. aux notaires. Me SECOND, rue Laffitte, 7, dépositaire de l'enchère, et Me PERSY, rue Pasquier, 31, — qui délivreront les permis de visiter.

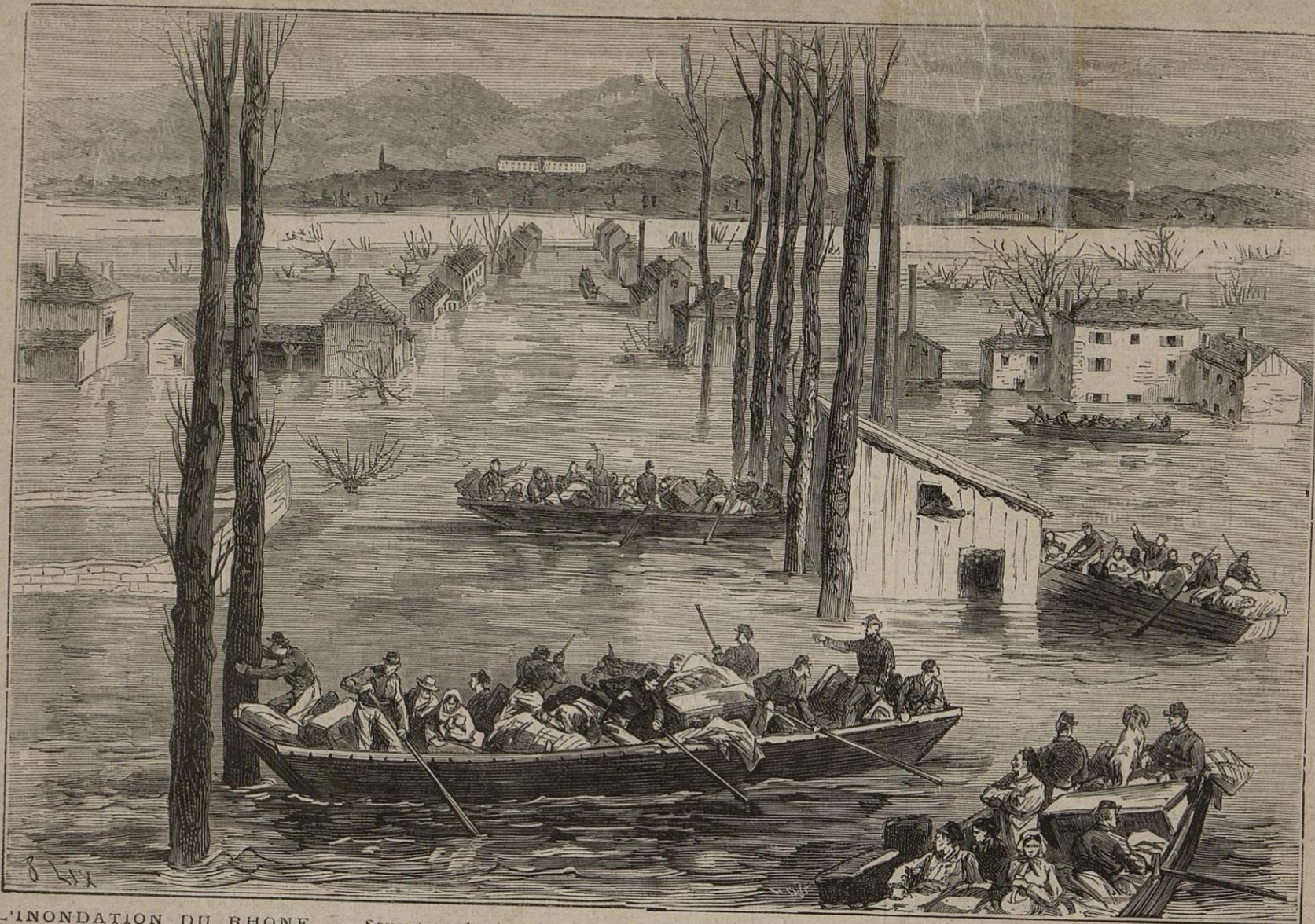
FERME ET BOIS DE CHAMPHOUDRY canton nord de Dourdan (Seine-et-Oise)
 à vendre, même sur une enchère, en la chambre des notaires, le mardi 2 mai 1876, à midi.
 Revenu net : Ferme, 12.500 fr. — Bois, 500 fr.
 Mises à prix : Ferme, 380.000 fr. — Bois, 12.000 fr.
 S'ad. à Me Corrad, not. à Paris, rue Monsigny, 17.

LE CHATEAU DE MAISONS-LAFFITTE (Seine-et-Oise) construit par Mansart, avec son parc de 33 hect., à 25 mines de Paris, par la ligne de Rouen, à ADJUGER, même sur une enchère, en la ch. des notaires de Paris, le 25 avr 1876. Mise à prix : 700.000 fr. — Facilités de paiement. S'ad. aux not. : 1^o Me Schert, r. St-André-des-Arts, 43 ; 2^o Me Lamy, r. Royale-St-Honore, 10 ; 3^o et à Me LAVIGNAT, rue Auber, 5, dépos. de l'enchère.

MAISON avec JARDIN, A PASSY hameau Boulaivilliers, 7, à vendre, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 11 avril 1876. Mise à prix : 40.000 fr. S'ad. aux notaires : Me Galin, rue St-Marc, 18, et Me Goupil, quai Voltaire, 23, déposit. de l'enchère.

A VENDRE BELLE PROPRIÉTÉ D'AGRÈMENT
 à une heure de Paris, ligne du Nord, huit trains par jour ALLER ET RETOUR, à quatre minutes de la g^{re} et du chemin de fer. Bureau de poste, bureau télégraphique.
 GRANDE MAISON d'habitation au centre d'un parc admirablement dessiné et planté d'arbres les plus variés. Eau vive, pièces d'eau, vivier, glacière.
 MAGNIFIQUE POTAGER. Serres, communs. Vues admirables sur la vallée de l'Oise ; charmantes promenades aux environs.
 Mise à prix : 240.000 fr.
 S'adresser pour tous renseignements à M. Abel Yon, 13, quai Voltaire, Paris.

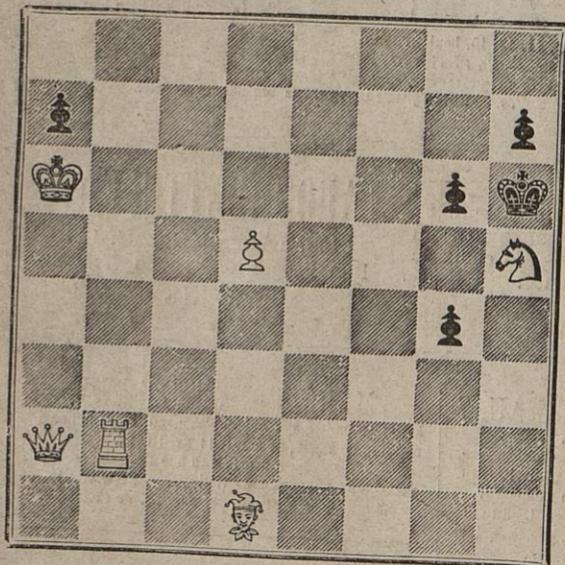
Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUBOURG et Cie, 10, pl. de la Bourse et dans les bureaux du journal.



L'INONDATION DU RHONE. -- Sauvetage des habitants de Saint-Fons par les pontonniers. -- (Dessin de M. Lix, d'ap. croq. de M. A. Sainte-Marie.)

ÉCHECS

PROBLÈME N° 597
COMPOSÉ PAR M. F. W. MARTINDALE



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 595.

- | | |
|---|------------------------|
| 1. D pr. P, échec | 1. R pr. D (A) |
| 2. T pr. FD | 2. C pr. C (1) (2) |
| 3. T 7 FD | 3. <i>ad libitum</i> . |
| 4. F pr. D ou T 6 F ou C 7 F, suivant le coup joué par les Noirs, échec et mat. | |

- (1)
- | |
|------------|
| 2. D pr. F |
| 3. C pr. T |

- (2)
- | |
|-------------------------|
| 3. T 7 D, échec |
| 4. C 7 F, échec et mat. |

- (A)
- | |
|-------------------------|
| 3. F 7 F, échec |
| 4. T 7 D, échec et mat. |

- (A)
- | | |
|----------------------------------|------------------------|
| 2. T 5 C, échec | 1. R 4 F |
| 3. C 3 F, échec | 2. R pr. T (3) |
| 4. D pr. C ou 5 R, échec et mat. | 3. <i>ad libitum</i> . |

(3)

2. R 5 F
3. *ad libitum*.

Solutions justes: MM. les membres du cercle des échecs de l'Isle sur-le-Doubs; L. de Croze; Misselieux; le café Central, à Péronne.

Autre solution juste du problème n° 594: Le cercle agricole de Saint-Germain-Lembron; El Liceo de Malaga.

P. JOURNOUD.

Refusez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé dite :

REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, constipation, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 88,000 cures annuelles, y compris celles de M^{me} la Duchesse de Castestuart, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, etc.

Cure n° 48,614

M^{me} la marquise de Bréhan, de 7 ans de *maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, ballement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 62,986

M^{lle} Martin, de *danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112

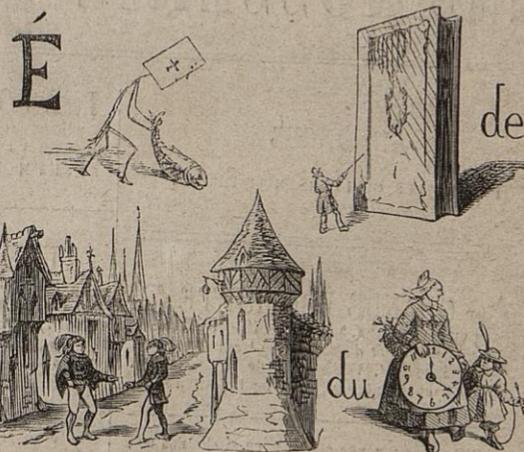
E. Payare, de *gastralgie et vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure n° 62,845

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*asthme*, avec étouffements dans la nuit.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise 50 fois son prix en médecines. En boîtes: 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du BARRY ET C^o, 26, place Vendôme, Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Valenciennes a rendu hommage (et soudain) aux mânes de Carpeaux.

Ont deviné le dernier rébus: MM. l'OE ipic du café de l'Univers, au Mans; D paoli, à Lyon; l'Il-de-Fer, à Paris; Triangle et C^o. à Sédau; Petit comptoir d'Anjou, à Angers; Auguste Forest, à Tarare; Flutiau, du cercle de Wassy.

Le directeur-gérant: PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, rue VOLTAIRE.